

L'évangile du coït II

Fernando
d'ALMEIDA

L'évangile du coït II

(Plaidoyer pour la Poérotique)

Poème

Bebeledi

(courrier électronique non sauvegardé)

Dire le corps de la femme suppose une intrication du sujet écrivant à l'intérieur d'un langage appelé à résister aux ordonnances établies, à l'ordonnancement d'un parler douillet, définitivement codifié, généalogiquement entendu.

La fascination du corps féminin, sa magnification s'exerce conséquemment dans la transgression, dans le refus de céder aux borborygmes datés. Il s'agit, en ce lieu ovarien, clitoridien, d'établir une connivence séduisante entre le masculin et le féminin en sorte que, esthétisé, béatifié, érogénéisé, le corps de la femme apparaisse véritablement désaffecté de tout puritanisme monarchique. Il s'agit, de travailler dans le sens d'une meilleure médiation, correspondance entre le phallus et l'utérus. L'un comme l'autre, l'un et l'autre devant s'abîmer dans l'enchevêtrement du vécu et de l'imaginaire. Dans la positivisation lyrique.

L'érotisation de l'écriture poétique ne peut conduire qu'à la plénitude d'une double jouissance : celle du mot et du corps. Le corps ainsi versifié, se maintient alors dans une écriture foisonnante, éclatée, désarticulée. Une écriture de l'opulence verbale se donnant un territoire à investir autrement par une sorte d'érogénéisation, de métaphorisation d'un langage

sans cesse apte à décoller de l'institué, des sémantismes canoniques.

Le corps est ainsi reçu, saisi et compris davantage comme connotatif que dénotatif. Il est conscience de l'altérité, célébration d'un désir nomade. À la vérité, il n'y a point ici de primat du phallus sur le clitoris mais conjuration d'un corps féminin qui relève d'un sens complexe de l'existence humaine. Seule importe ici « *l'hospitalité d'une féminité surabondante* » (Jean-Pierre SAG, dans *Incertitudes de l'image* d'après le travail pictural de Myona Rimoldi-Guichaoua)

L'écriture de la sexualité implique un écartèlement des habitudes, une mise à la fourrière des tabous mal cramponnés aux immanences d'une réalité anthropologique mouvante, mutante dont les attributs érotiques se veulent suffisamment transculturels, car porteurs de racines totalisantes pour lesquelles il convient d'indiquer le relief saisissant, la complétude. D'un mot : la contemporanéité.

La poésie ici ponctuée, dé-voile un vécu où les redites rythment l'être du désir. L'exaltation du sexe marque l'en-aller d'un vécu ritualisant l'ovaire, l'urètre, le clitoris, l'utérus, le pubis, le phallus, le nez, la colonne vertébrale, les reins, les seins, fixant cela qui est la profondeur émue, l'établissement de soi dans une existence verbale confirmant de manière incantatoire, notre relation au délire sexuel, au-dedans du vrai.

L'évangile du coït II résume en forme de parole charnelle, passionnément ivre, érotique, un questionnement troublant sur la centration du sexe dans l'existence mutante d'un homme qui se regarde vivre dans la force de l'âge et qui tente de mimer l'amour, de le provoquer, de l'exacerber sous le couvert d'une **poétique de l'intime assonancée. D'une poérotique**¹ Cette relation transcendante de l'intime s'affirme comme urgence à se découvrir à l'intérieur d'une parole tendant à explorer, à exploiter le corps de la femme afin de parvenir aux illuminations de ce corps, à l'effervescence qui s'en dégage et qu'aimante l'écriture poétique prête à dessiner, à démanteler selon ses prérogatives, le dedans même de ce corps. Mais l'approche par boutures de l'ainsi nommé corps, demeure alchimique et renvoie à l'élémentaire. D'où cette cosmicité, cette « *poérotisation* » de l'utérus et du clitoris. Cosmicité s'écrivant dans la féminisation du corps, dans le poème fait chair. Dans une connivence chère, mettant en jeu un vécu organique.

Il y a un geste scripturaire, scriptural du poète totalisant un geste anatomique considérée comme arpent articulant les éclatements hétérogènes d'un corps-langage, impliquant des effets oniriques constants.

¹ **Poérotique**, notion abondamment analysée dans un essai récemment paru aux éditions EDILIVRE, 2012

La tentative de parvenir à ce corps-langage travaille les accents du poème ici corporéisé, dans l'ascèse d'une langue allant d'un pôle intérieur (le corps) à un pôle extérieur (la nature). De cette oscillation naît le corps-poème. Le poème encré/ancré dans le corps d'une femme surprise de vivre fixée dans l'intempérie des mots.

Nous réclamons le droit de sexuer le poème, de le territorialiser à la proue du réel et de l'imaginaire. De l'imaginaire réalisé !

Douala, 26-28 Mai 2006
(Cité de Bonamoussadi,
La Roseraie du Goyavier)

Tes yeux sont des
Nénuphars en vadrouille
Ton corps feuillette
Les rides du phallus

Aux abords des jardins
La Beauté s'allonge éveillée
Elle surgit du vagin des mots
Quand entre en transe le corps
D'une femme blessée de plaisirs

(Rires des rivières
Que mutilent les seins d'une Ondine
La migration du clitoris
Annonce
Le regard béat
Que portent sur toi les choses)

Quand s'énamoure ton corps
Commence toute sapience
Aux contours nets des décombres

À la crinière des braises
Ton visage émet un ordre

Lorsque la nuit caresse
Ton omoplate le désir bondit
Et relate l'histoire crapuleuse
De ton pubis
(Au nord de Douala
Le parler-femme balise
L'encore libidinal noué
Dans la connaissance apaisée)

(À l'heure où parle ta bouche
La rivière mime ton corps
Parlant
Langage de terre et de démence
Livrant pugilat
Au Rien buccinateur
Que saccage tout sens)

Les béquilles de l'hivernage
Aux quilles des codes d'assaut

Pourquoi l'ainsi
Au ponant des détresses ?

Sur le plancher où pépie
Le sens disparate de tes seins
La forme garde rongées ses ailes
Et dans la nuit virginale – vaginale
Se constitue la zizanie des désirs
Tout se dit par saccades
Quand l'utérus surprend

Nos doigts laissant affleurer
Le Rien tapi dans ton œsophage
D'où s'annonce/s'énonce
Le retour de ce qui s'ouvre
À la profondeur émue
Au trop silencieux du désir

(L'éternelle nuit des baisers
Prévoit le désarticulé des mots
À la fourche d'une aube
Qui te mène au déjà proche
Non loin des miroirs sans tain)

(La terre révulse le ciel
Dès que ton corps scarifié évalue
La distance à parcourir entre
Le jour et la nuit
La lune et le soleil
Que nous savons déments
À chaque heurt des planètes)

C'est l'heure de l'aubade
La mer marche sur le siècle
Elle prend le chemin des cormorans
Et se pose sur ta colonne vertébrale
Qui se détache de l'éphémère
Aux hanches du signifiant

(Le grésillement des pôles
Oriente ton nez vers
La pâleur des oreilles dont
Les hoquets réclament enfin le silence)

Aux radeaux des mots
Tu es instant de mystère
Lorsque ton sexe se mêle
À l'écume des songes
Qui tombent en flocons
Aux portes loufoques des saisons

C'est l'heure de l'aubade
L'amour roucoule
À marée basse des syllabes
Du côté nocturne des merveilles
Occupée à faire l'amour
Pour redonner splendeur à la vie vivante
Tu es belle au tranchant des mots
Quand la forêt domaniale cède
Aux blessures profondes
De celle qui nous cèle
Dans les nacelles des nuits

La nuit s'approche de tes cuisses
Que l'ange tout regard
Lorsqu'il fait seulement en toi
Tes lèvres réenfantent tant de vertiges

Levé à tes reins l'or enfin
S'offre à ta Beauté insensée
À chaque tumulte des chimères

Des résidus de mots parfois
Roulent jusqu'à toi leurs pavés usés
Dans la sparterie des vocables
Qui nous viennent de ton ventricule
Là où s'emplit de délires
L'amour saignant de câlineries

L'envers de la mort ravive
La féerie de ce qui est
Lorsque l'amour survit
Aux égoïsmes de véranda

Il fait beau
À l'intérieur de ton utérus
Que repensent les mains nues
Quand naissent et meurent
Les mots que lape ta Beauté
À l'entrée d'un matin
Qui s'échappe de tes jambes
Que convoite l'énigme des tisons
Au long bivouac des désirs
Femme brûlant de lisières
À chaque thé dansant portant
Désir d'accouplement
À la fin des journées
L'avenir s'enfuit vers ton pubis
Qui joue à la marelle avec les mots
Nés pour fasciner ton clitoris enclin
À régner sur le dôme du monde
Quand tes jambes sur l'infini ouvertes
Réveillent tout cratère endormi

Alanguï à tes pieds le jour en état de rut
S'immole au feu de ton corps
Décrypteur de phrases gonflées d'arêtes
Jactant de mots encrés de viscères
Ton corps encense le Rien scalpe l'infini
Tandis que la nuit en tenue de plénitude
Agite tes reins venus des profondeurs
De l'orage projetant sous ta croupe
Des mots éclatés incandescents
Que tisse sous l'averse
L'ombre diurne des choses

**Par ton corps voyage tout désir
Quand tes mollets cèdent
À la kermesse des caresses**

Tu converses avec l'hivernage
Quand les mots
Te dépouillent d'anxiété
Aux flancs ardents de l'été
Femme au rire tempétueux
Lorsque
Tu t'énrégimentes dans le regard
À l'avant les baisers de geysers
À l'adret comme à l'ubac
Et s'abreuve d'aurores et d'alizés
Aux rétines des sentiers
Que foule le Temps

(Entre la nuit et l'aube
Tes lèvres étrillent l'absence
À chaque insolence de l'enfance)

Tu t'acharnes à durer dans le poème
Aux herbages des syllabes
Qu'éternise l'éphémère
Quand tes poumons lutinent
Sur le quai de la gare
Ta fidélité s'émancipe et les fleuves
Harponnent des balivernes
Que le quotidien envoie batifoler
Sur les terrains vagues
Afin que ton visage se construise
Selon les mots complices
Que ton corps harcèle
Comme la nuit ride l'existence
Dans la joie fougueuse
Dans la liesse fougueuse
De cette terre qui nous enterre
Où tout est séisme noir
Quand craquelle le Lieu
Qui nous tenaille dans la glaise
Femme que déshabille la nuit
Ton sexe ravive l'éternité
Tandis
Que retombe sur ton nez
L'ordre baroque du songe

Tu es Beauté qu'encrasse la pudeur
Aux lisières des nuits forestières
Tu es Semence que torréfie le poème

Sous l'éboulis du Rien
Que les mots exproprient sous tes paupières
Tu es celle que la déraison interroge
Aux banquises des voyelles
Quand triomphe ton paysage
Que fore ta clavicule
Avant que la nuit ne dévoile tes secrets
Avant que
Ton corps ne s'attarde dans la bohème
Que ne nous dévergonde la morale
De ceux qui vaticinent dans l'hypocrisie
Quand tout cède au Nu
À la pensée nivelée par le clitoris
À la vie conçue
Comme érotisation de l'existence
Volupté et hantise du lieu scandant
Cela qui est cheminement de l'être
Acheminement vers le gai utérus

(À ce point d'avortement de l'institué
Ton corps est passion
Il est rencontre avec la merveille
Sérénité par le vertige travaillée)
Corps construit sous la voûte du langage
Corps que psalmodie l'encore du désir
Lorsque tu te poses dans le clapier du vent
Au nord de Douala tes seins hébergent
Nos yeux qui font les méridiens délirer
Et tu souques Femme et tu souques vers
Le Boulevard où les mots escortent l'être
À l'épicentre de la Liberté
Afin que nous cajole ton corps
Louchant du côté d'une langue verte

Brailarde parfois rieuse souvent
Ta bouche rudoie toute chose vaine
Quand l'arrière-pays nous mène
Au centre charnel de ton être
Afin que prenant demeure en ton sexe
La nuit sillonne ton ventre
À chaque cognée des mots que provoque
Ton visage préférant la nuit à l'aube
Allant d'un pôle à l'autre
Toujours en coulée continue où l'aube
Attend le retour de l'Absente
Aux sentes équatoriales de l'Expectant

Tout est vrai dans l'artifice
Dès que ton corps capte la vie confuse
À chaque léproserie où rugit le Beau
À chaque cavalcade de tes reins
Martelant l'exubérance de toute chose

(Femme accroupie dans la Grâce
Tu es belle au lever du jour
Tu es noble quand bougonne ton corps
Qui nous radie de ta Légion d'honneur
À chaque solarité de ton clitoris)

Ce qui te fait être relève
De ton obéissance aux feux contraires

Lorsque tu nomadises pour que s'érotise
La nuit l'hivernage livre bataille
À tes jambes
Qui gardent à la fin des fins
Le sceau des longitudes

Mais tu es Femme d'ensourcement
Tu es assomption exfoliante lorsque
Le quotidien nous perd et nous rassemble
Dans la crypte des langages spasmodiques
Que pétrifie l'œil éclopé des astres

(Nul besoin de renier la nuit
À chaque agonie des souvenirs)

Trois ans déjà que les pics
Te parlent à hauteur de contradictions
Quand dégringole le gai savoir
Aux lisières scellées des vocables

Savoir que le bourdonnement des pierres
Fait basculer toute fiction quand
Nous bantouise l'arrière-pays mental
Jusqu'à la moelle des mangliers
Quand tu te déhanches au fond du jour
Allant d'un pas résolu vers l'Inexorable
À chaque catastrophe des raisons
À chaque déflagration des langages

Savoir que
Dans la Beauté se claquemure le Rien
Lorsque ricane le siècle nouveau sur
Les marches
Glissantes des transmutations

(En ce lieu équeutant le Temps
Ta Beauté célèbre les immondices
À chaque précipice qu'apprivoise
Le jour aux archives des vices)

Tu es celle qui s'autorise toutes
Les antinomies pour conjurer l'adultère
À chaque parabole rassurante des cils

Sur la banquette arrière où ton corps
Échange un baiser contre un autre
La nuit sonne l'assaut des lèvres
Et des mollets quand s'étoile ton cou
Qui s'élance dans l'immédiateté
Pour ourdir des complots
À l'hospice des doigts
Tailladant dans la ferveur tes cuisses d'aurore

Femme qu'enivre la virgule des vergers
Charbonneuse est la nuit flairant
Le dessous des choses ulcérées de vérole
Renâclant sous le gong des déraisons

Qu'enfin dans l'échancrure des songes
La bourrasque frôle ton nombril
Quand ton corps se constitue dans le prisme
Des mots que détermine la corporéité
Depuis
Le corps-à-corps de l'être et du clitoris

Aujourd'hui l'œil te suit
Comme la mer ton ombre

L'œil hurle sur l'asphalte
Quand ton corps patine
Du côté flamboyant des doigts

La foudre
Aux plaines des langages
Détruit l'harmonie du monde

En deux le cratère plie le Temps
Donnant réponse à tes ovaires
Que vend à la criée la marée
À coups de réclames incestueuses
À coups de souvenirs rasés
À coups de rêves privés

De piliers de soutènement
De fétus hurlant près d'un foetus
Pour calfater
Pour colmater la vie vaine
Et désobéir à la férule des paysages
Chaque fois que la colline médite
Sur les miradors des interrogations
À chaque aphasie des mangliers

Oui Femme oui Souveraine
Tu recrées le jour selon l'oblicité
De ton regard – Le regard
La prosodie de tes lèvres de clarté
À chaque escalator de ton corps
Que rassure l'à-pic des vocables
Quand jubile ton sexe troublé de désirs
Livré au renouvellement du monde
L'éternité niant tout savoir d'averse
Ton corps affamé d'idées fixes sarcle
La nuit vénéneuse et ton cou fascine
L'alphabet des matins ensablés
Ta langue entortille l'obtuse réalité
Plus loin que le souffle des falaises
Que courtise la savane brûlée
À chaque proximité de l'inconnu
Aux travaux des forges où s'angoisse
L'œuvre accédant aux signes insensés

Ton pubis amplifie l'ineffable
Assiste à l'éclosion des désirs
À la symphonie de tes reins
À la duplication magique des choses

Qui se repaissent d'antinomies résorbées
D'interrogations décantées
De rivages hantés d'absolus
De mots rendus
Aux plaintes de tes vertèbres
Au caravansérail des utopies
Tendu vers l'Exact
À la frontière du mot et de la chose

Ton corps embrase ce qui porte l'être
Dans la submersion du dire
En ce lieu de parole hachée où ton nez
Avalise la rédemption des miroirs
Dans la langue elliptique des mangliers
Femme instruite de tout vertige
Femme renouant avec la merveille
Sur les dalles porteuses de néantité
Ce qui fulgure ce qui est s'illimite
À partir de ton pubis s'offrant comme
Révélation de l'homme à l'être
Quand s'avoue et s'incarne la Totalité
Quand ton œil s'empare de l'anodin
Quand ta Beauté réunit les paradoxes
Dans la vulve des langages qu'apprivoise
L'ordinaire au lieu emphatique de tes seins

L'informe s'élabore où s'élide ton corps
Toutes les fois
Que l'aube exhume ton lignage
Dans la sublimation du Rien
En proie à l'hallucination des objets
Tu renoues avec le vulgaire

Dès que ton corps cède aux vœux de vérité
Aux torsions
Et distorsions des choses haletantes
Que perce et disperse
Que chasse et enchâsse l'illogique
Par-delà l'osmose du moi et de l'agonie
Criant par tous les boulevards campant
En tous lieux où ton sexe agrafe la vie
Qu'encanaillée une langue sexuée s'éloigne
Des turbans magnifiant ainsi le débraillé
Femme rassasiée de boniments
Ton front défigure la réalité
Et met à la boutonnière des vergers
Cela que constelle l'écriture populacière
À surcharge vaginale mais Femme
Tout est syncope quand dans les sillons
Des phrases s'inscrit l'effraction
Dont se purlèche toute scripturalité
À chaque œil crevé des choses
À chaque tension affirmée des désirs
Allant leur erre aux ripailles des poncifs
Lorsque tes vertèbres organisent à l'insu
Du vrai l'outrance des viscères
Les mots mettent à sac le convenu
À chaque embolie du Nu que l'éclair mande
Afin qu'en sursaut dans la langue du sacre
Ton corps trouve sommeil dans l'orgasme

Réfractaire au panache
Tu es amour allant à pas feutrés
Dans la contrebande des métaphores
Que monnaie le poème
Aux guichets de l'imaginaire

Tu es complice des choses ascendantes
L'andante le solstice l'épi
La pointe aurorale du monde
Tu es lumière
Sur le corsage de l'abîme
Visage traqué ébréché par les prodiges
Corps faisant corps avec la mort
Amputant le Temps sur le torse des mots
À chaque langue morse des destinées

(Il n'y a de beauté que délabrée
Il n'y a de pensée que dépravée
Quand s'ouvre la parenthèse du Nu
À la sous-préfecture des prothèses)

À reculons des âges ton sexe
Nous tient au creux du langage
Et fait les collines courber dès que
Ton ventre prend épaisseur
Dans le brouet des naissances
À l'arc-en-ciel de ton utérus

(Toujours à refaire l'itinéraire
Des batailles vaines quand la vie
S'ébroue dans la rugosité de l'amour
Mêlé à la grande peine de l'estomac)

Ayant prise sur l'éphémère voici que
Ton corps s'agrippe au feu
Au-delà du talus vagabond
Qui gémit au cœur de l'hivernage

Est-il une vie suspendue dans l'effroi ?
Quand revient ton amour
La foudre à sa guise écarte tes jambes
Et d'un geste patriarcal évangélise
Ton corps en proie aux regards de lynx

L'amoncellement des mots sur ton pubis
Cherche sans fin ton visage soudant
Tes bras aux torrents des énigmes
Est-il vrai que tes reins fécondent
L'aube à l'avant des forêts ?

Il n'est d'issue sinon d'apprendre
À rester pur dans le mal quand l'amour
Donne splendeur à l'horrible
Aux portes cochères des langages
Que sahéliste
La langue mythique des ovaires

Femme donnant le ton à la farandole
Le monde en ton utérus serpente
Afin que la Source vaille au merveilleux
À la limite des grands miroirs
Qui de toi parlent
À chaque afflux amniotique
Que conjure l'ardent code des sèves
Bordant
L'éternité au jeu subtil des hémorragies

Depuis que se conjugue au présent
Ton corps que suturent tes caprices
Ton nez court vers les districts où
L'anecdote épingle tes reins près
D'un verger épris d'avalanches
Non loin d'un débarcadère qui surplombe
Ton dos endolori par la clarté du jour

Hommage à toi Femme à la poitrine
Jonchée de jacinthes et de roseraies
Huchée sur l'arbre fêlé de râles
La savane corrode ton visage
À l'alpage des croupes crépitantes

Lorsque les hémorroïdes du volcan
Dilatent l'instant aux rots des feuillages
Ta Beauté cède au relief des tisons
Et les entrailles de nuages
Cahotent sans fin
À chaque faille des raisons
Que baratte la mairie cornant ton sexe
Parce qu'il faut qu'il en soit ainsi
Lorsque monte du précipice ta dent
Que nous ramène la nasse des mangliers
À l'heure mutine où la amer sous
La mousse bleue de l'infini fait signe
À ton clitoris amarré aux crêtes boréales

Femme c'est l'heure où tes lèvres fendent
La prairie lacérée de migraines
As-tu idée que tu vieilliras
À l'approche des désarrois quand le corps
À bout de forces lira à l'envers l'existence ?

Dans le creux des mains où songe
Ton cou
De vieilles cognées de syllabes
Interrogent ton corps sous l'aisselle des mots
Que soudoie la vie en sursis
Après l'expiration des raisons balourdes
Que la colline exhibe sur l'agora du matin
À la fin d'un millénaire

Des haillons de rires comme pour essayer
De nouveaux vocables aptes à triompher
Du silence glacial des morgues à l'intérieur
Desquelles s'assoupit tout corps ayant
Battu levain de révoltes à cadence doctrinale

Que vienne l'aurore de tes cuisses
Après l'amère saison des gravitations

Quelle insolente vie la vie
Qui brûle ses gerbes quand naît
L'effroi de l'avenir
Femme sois ardente sous l'alchimie
Des mots chaulés de désirs

Quel cœur porte ton visage quand
L'âge nous renvoie
Au bastingage des illusions ?
Tu grandiras comme
Pour nier les rides de l'existence
À chaque féerie des métastases
À chaque travail d'érosion sur l'être
Qui se dénude dans l'éclat des énigmes

Voici venu le temps de glisser
Dans l'épiphanie de ton corps déroutant
Qu'encense l'oued de l'esprit
Quand la terre écartèle le ciel
Quand privé de ses balises
Ton front renonce à l'apprêté
Sous les guenilles des merveilles

Quel faix d'espérance
Quel fagot d'angoisse
Pour quel présent germant éternel ?

Le mont se fraie passage dans tes gencives
Afin que ton auriculaire remonte vers
Les steppes où les mots consentent à dire
La géologie quotidienne de tes organes

En plein midi lorsque tu bâilles
Sur le canapé où tes cuisses frôlent
L'entier réel tes seins perdent le nord
Et le bref incendie de ton visage
Dit l'envie et ses aveux quand la tornade
Dévisage l'aube à l'orée des chemins

Regarde comme ton corps poursuit l'Exact

Déjà le vent épouille l'infini
Aux suprêmes banquets des déraisons

Déjà le bout des arbres érode le matin
Tandis que tes lèvres esquissent un juron
A ce point d'orgue où la Beauté s'agrippe
À l'ancre de nos vertiges

Puisque ton corps accrédite l'idée selon
Laquelle tout en toi est introversion
La rivière esquivé tes fantasmes
Dès que tes jambes ouvrent l'appétit
L'archaïque en toi trace quelle piste
Depuis que le Nu nous tire de l'impudeur
Et que tes molaires nous embarquent
Dans tes voiles pour que nous apprenions
À sermonner le clitoris à scander tout désir
Au matin hétérosexuel des syllabes

Puisque l'avenir disperse tes névroses
Au point d'accouplement des vertiges
Il te faut renouer avec l'emphase
La paraphrase de l'intestin grêle
Qui fait halte dans le dérisoire
Pour que s'opère à vif ton nez
Qui gémit à la devanture des saisons
À chaque gong de ton corps
À chaque véhémence de l'utérus

Devant la glace tes yeux attifent la nuit
Ils s'éloignent du spasme chevaleresque
Afin que dites crûment
Les choses se portent mieux dès lors
Que l'aube vérifie chaque orgasme
Car le clitoris existe
Comme resplendit l'utérus
À chaque drap essorant
Nos mots d'ensemencement

La débâcle du quotidien entraîne celle
Du corps soumis à la trivialité
Le long de ta colonne vertébrale
Que prennent d'assaut les mots
Garrottant tes fesses d'hivernage

Avant que le soir ne célèbre
L'incandescence de ton corps
Le plein jour se grise de gravité
Quand la tempête soumet ton corps
Au puritanisme des venelles
Là où fait voile tout clitoris

Tu es Femme aux mains gantées
D'ovaires
 Et de glands
 De viscères
 Et de suc

Tu es celle qu'éventrent les raz-de-marée
À l'estuaire du Wouri où
La conscience cherche à rempailler le sexe
De désirs outrés et de cris d'envoûtements
Tu es
Regard cheminant vers le ressassement
Regard dont l'écriture en charpie prend
La mesure de toute chose euphorique
Qu'ameute la sédition des fictions
Au centre nerveux des vocables
Tu es la pensée que désencombre le jour
Et toujours plus près des mangliers
Tu verses dans l'écriture en spirale

Dans l'expansion des rôles livrés
Aux nœuds de lumière que le poème agrée
Lorsque s'opèrent
Le corps

La pensée

Et le fleuve

Assis au milieu des savoirs entremêlés
Ton corps jargonne à satiété quand sur toi
L'aube déferle ses flocons de mots
Le rivage amorce une symphonie tandis
Que trouve voie dans l'insularité du langage
Ton nez lié à la crue des désirs
À cette heure
Où résonnent les baisers de feu
À la tapisserie des vertiges
À la poignée de l'hivernage
Aux barreaux de tes épaules
Que cambre le fleuve
Dans les lingerie équatoriales

Afin que Sybille
Allant à l'éternité du chaos
Tu éventres le volcan
Après les hennissements de tes reins
Les craquements des étoiles
Le tressaillement des ovaires
Les sifflements sinistres des cavernes
Et tout le reste irriguant les déchirures
Des mots affluant derrière les falaises
Roulant tant de géographies secrètes
Vers l'aride sans prendre garde
À ton clitoris qui regagne en ascenseur
La haute mer

Pour mieux tenir le fil des maximes
Pour édifier en nous de nouvelles folies
Aptes à piéger le convenu
À mêler les temps d'hypnose
À prendre en grippe le savoir intégral
Quand ton corps n'aspire qu'à la mutation
À l'obscur mutation des êtres et des choses

Femme accédant à la langue des miroirs
À l'insolence virile de l'enfance
Ton corps est un tourbillon d'interrogations
Le point nodal par où s'incruste le désir
Avec toi tout est migration
À chaque cadence effrénée de ton utérus
Tout est allégresse
Dès lors que connote le clitoris
Qui ne fixe rendez-vous qu'au devenir
De l'être de l'homme quand l'absurde grime
L'existence dans la nuit confuse
Et désenchantée crevassant le sublime
Parce que tu es celle que la Beauté porte Vers les ai-
guilles des filaos parce que
Tu sais te plier au rituel des menstrues
Que la nuit applaudit à tout rompre
Afin que le feu de ton corps
Prolonge nos fulgurances

(Rien de plus distingué que ton clitoris
Que cette nudité brûlante de ton corps
Visitant le regard immuable de l'homme
Quand il se prend à te parler
En gardant le style de son instinct)

Aujourd'hui l'hivernage fourrage
Ton nombril et laisse dire les délicats
Qui ont peine à vivre en eux-mêmes
Sous les draps où
Les mains hébergent le plaisir
Quand elles calligraphient tout vagin
Dans la nuit ou l'aube en décomposition

Aujourd'hui
L'écriture plonge vers les grandes lèvres
Comme pour réhabiliter ta bouche lippue
(Le jour décompte tes lubies)

Tes cheveux mal brossés – cheveux crépus
Que natte souvent un vent de grès
Le long d'une gare fumant d'exils-
Tes cheveux longent follement la nuit
Bordée de mots d'ombre et de seins nus
Tu regagnes la chambre où s'alertent
Les transes aux environs de l'aube quand
Le sommeil emplit nos horizons d'amour
Et que les reins tirent vers eux l'autre
Eluardisant
Dans la géométrie des impulsions
Une déchirante mélodie sourd de tes cuisses
Que dorlotent des mains désabusées
À l'intérieur
D'une vie matelassée de soupirs
Une vie choyée de désirs
Une vie jumelle chargée de tutoyer ton sexe
Que fourrage la solitude lorsque s'étagent
Les fêlures des passions et que vagit l'infini
Dans l'aorte des foyers morganatiques
Une vie dans son primesaut
Que ne détourne guère ce qui convient
Au gros bon sens villageois lorsque claque
L'ordre métaphysique
À chaque aveu jubilatoire de l'utérus

T'écrire d'un lieu tournant au confin
Du vertige quand s'égrainent tes souvenirs
Du côté orageux où convulse ton clitoris
Afin que
Ton corps regagne le logis d'hivernage
Au sein duquel s'érotise la vie vivante

(Doigts écervelés allant enfin
Au fond de l'ancre
Qu'étoile l'essence de l'être)

Corps voué à la syntaxe des rivières
Aux éclats des collines
Aux pépites d'ombres
Que fragmente l'écho d'un miroir

Il fait assurément beau où tu es
Perdue dans l'exclamation des draps
Rêvant éveillée
À chaque vibration rauque de tes mollets
Que transgresse le mot éjaculé
Dans la sensualité du regard
De ce regard articulant le corps de l'Aimé
Tirant l'être vers l'érection des symboles
L'arrachant à la pose silencieuse
Comme pour annoncer le vagin et révéler
Le lieu paroxysmal où le corps explose

Que la nuit en te convoitant dévoile
Ton sexe gardant mémoire de l'essentiel
Hypnotisant envoûtant l'arrière-pays
À mesure que prend relief l'urètre
Que la langue du poème se sexualise
Dès lors que ta croupe résume ce qui est
Sur le canapé monastique de l'Amour

(Ton corps est œuvre de mystère
Que libère le lexique des altérités sexuelles
Quand gagne en splendeur toute sordidité
Depuis l'avant-scène où le clitoris s'affirme
Comme lieu orgasmique de l'existence)

Aux entrepôts des saisons où se pétrifie
L'ardeur de vivre ton corps gagne le large
Tu fais effort dans l'anfractuosité du jour
D'accompagner
La mer vers l'énigme primordiale
Là où la mort illumine la vie
Dans les vestiaires des paysages d'infinis
Afin que la merveille sautille sur la route
Qui chancelle
Lorsque se nidifie dans ton regard
La vie cisillant la mort sur la crête du réel

Tout est précieux lorsque la lumière étale
Sur ton torse ce qui prend juste densité
Dans la joie
Tremblante de tes lèvres courant
À la rencontre
D'autres lèvres pourvoyeuses d'amour
Tout est chronique quand la vie parade
Dans les faubourgs
Affamés d'élan érotiques

Prisonnière du réel insomniaque tu marches
Sur les hauts talons
Qui parfois brisent tes chevilles
Quand en marchant
Tu fixes l'éclat des vitrines
Que de tes yeux tu lèches
Sous l'amoncellement des envies débridées
Qui les méninges torturent au plus navrant
D'une vie qu'éventre la pauvreté

Dire que ta Beauté ampute toute raison
Dans l'effondrement des cloisons étanches
Qu'abat la graphie enneigée de ton utérus
Est-ce bien
S'astreindre à l'obligation de dire l'essentiel
Aux forges d'une écriture plénière ?

Versatile est toute vie tenue à hauteur du sol
Museaux de mots flairant l'éternel sous
Les marchandises avachies des ports
Le vacarme campe où s'ensablent
Les logiques
Tandis que sous l'éperon des injonctions
La mer se penche vers toi
Pour ne pas te perdre pour te réinventer
Dans l'amitié concrète des choses
Puisque tu es Promesse Totalité acceptée
Dans l'accalmie d'un monde ourlé
De morale enjuponnée qu'interrogent
Tes cuisses et que trimbale ta Beauté après

Le dernier souper des Déesses flouées
Dans la spiritualité d'une terre mettant
En épigraphe ton sexe de juste lignée

Chaque matin ramène ton corps vers
Les raisons tues parfois calcinées
Que la clavicule essaime
Sur les talus dans les parages
Où s'élide le langage de la ferveur

Il est certain qu'en te tenant près des choses
Tu prends sûre épaisseur cependant
Que la nuit guide ton sexe aussi bien
À la proue du merveilleux qu'aux orées
Quand l'obscurité acclame tes boyaux
Dans la vasque des transmutations

Femme à l'esprit trempé de brasiers
Où vont les pédoncules du Temps
Tu t'efforces de faire le tour et le pourtour
Des choses hébétées que secrète
Toute contrée
Sous la poigne furieuse des métaphores
Allant à l'assaut du quotidien

À l'aise dans l'étrange ton corps
Ouvre la parenthèse des secrets
Sous les draps froissés des bobards
Femme de clairière et de haie vive
Nommant l'être aux harnais des visions
Sous l'aisselle des calebasses
Aux agrès des logiques pétrifiées

Femme à jamais restituée aux miroirs
Aux énigmes du gouffre
Aux raisons mal équarries
Parce que ressassées croisées
À chaque péril de cette routinière vie
Qui nous ronge les parois du pancréas
Au jeu cruel
De la fellation et de la sodomisation
Que tu tiens en horreur comme provenant
Du noir négoce des plaisirs

Ton sexe vadrouille parfois
Sur les promontoires des grands fauves
Quand tes seins montent la garde
Comme un sexothèque
Exposé aux organes de substitution

(Prends constance sois vigilante
Au cœur gluant des tendresses)

Parole sacramentelle donnant sens
Au corps parlant à voix pleine
À la jointure
De l'archaïque et des tabous
Ta vulve n'ordonne que le sublime
Quand s'éloignent de ton pubis
Les idées raides des délicats

Par le hublot du jour
Ton sexe ferre l'amour

Teinté d'aube ton corps s'évade vers
La lagune et voilà qu'évasées
Tes cuisses promulguent tant de battues
Nocturnes au lavoir des vocables
Où les mains essorent la vie
La solitude entend craquer le vent
Remontant les avenues d'un vieux langage
Que tu portes à croupetons quand ton sexe
S'accomplit chargé de sortilèges
Quand l'averse fléchit l'âge
Depuis qu'il t'est donné de faire tourner
Devant toi
L'anthume de nos vies mêlées

L'hémorragie de l'amour n'en finit guère
De ruiner nos secrètes espérances
Depuis que la réalité s'acharne à ramener
L'être vers les greniers d'épouvante
Dès que ronchonne ou bougonne l'existence
Mal ajustée sur nos épaules émerveillées
D'avoir porté le coussinet de l'absurde
Tandis que triomphe la maladie du sommeil
Que la fièvre typhoïde gronde
Dans les contrées
Où l'eau potable avive les agonies indues

Rien n'est donné une fois pour toutes
Depuis que le monde vaque à ses chimères
Que ton sexe ne sanctifie plus la nuit
Qui s'abandonne au panache des contraires

Marchons au ras des jours après
Les castagnettes des vergers avant
Que la pluie n'arrose la gare
Sous la selle des syllabes
Que ton sexe acclame
En fin de rêve éveillé

Tu avances le nez hurlant
Aux cahots des étoiles granitiques
Dans l'entendu paradoxal des choses
Que rallie l'idée lorsqu'elle émane
De ton vagin
Aux marges exactes du petit matin

Tu avances en portant ombrage
À la vie oblitérant la mort

Ici arrachée aux entrailles du Rien
Toute langue invite à l'obtus de l'obvie
- Vielle nourrice des sentes obscures
La Parole du poème encorde le réel
Elle se fixe dans l'être de l'homme
Au flux délirant de l'élémentaire

Au-dessus des ballasts ton corps
Fait bouger l'azur
Qui ne sait rien de ce qui advient
À l'être lorsque la montagne tire
De l'incrée ton rire asexué

Encolérée ta jambe extirpe de la nuit
Les brandons de l'esprit pendant que
La terre structure les miroirs
À chaque jamboree de songes d'averses

Du fond magique d'une terre naît ton visage
Diluvien est ton corps accoudé à l'oblique
Corps irriguant langage de créance
Dans la solitude rance de l'Expectant

Les nervures des saisons
Les rires des jachères
À l'assaut d'un corps
Dans la gloire pétaradant
À chaque nuitée
Des mots-mangliers
Avant la mise en garde des syllabes
Contre l'écho en loques du réel
L'arbre pataugeant
Dans ton regard penché vers
Le village hennissant arpentant
La vie vouée aux digressions
Tandis que tes doigts rabotent les vallons
Et que se querellent les mots
Puisant en toi quelle force vitale

Ton corps est chaleur torride
Il commémore l'indispensable
À chaque relief des sources
Qu'invente le demi-jour
À force de joie baptismale du clitoris

Femme-printemps habitant l'anthume
À chaque expérience mystique des choses
Quand
Les nœuds coulants fécondent le Rien
À chaque parabole des extrêmes
Reconstituant l'existence par-delà
Les rudes angularités
De nos vies respectives
Femme tout semble juste ici depuis
Que ton corps hèle les siècles à venir
Depuis que ton clitoris au carillon du désir
Idolâtre la vie captive
De mystères et de merveilles

Lorsque tu fermes les yeux pour entrevoir
Ce presque rien que rameute l'existentiel
Une langue rapatriante fait brinquebaler
La terre submergée d'herbes nouées
Tandis que voyelles
Et consonnes se gavent d'équivoques
Quand se constituent
Les phrases amodales que tes cuisses
Affectionnent dans l'intimité des choses

C'est presque midi au nord de Douala
L'air hésite à froisser les hautes palmes
Quand la mangrove s'empare
De piroguiers interrogeant l'infini
Plus encore que l'instant en dérélition

(Dans ton corps gagné par le Beau
Le printemps flotte dans l'automne mais
Il reste que ton vagin
Fait germer l'espoir de vivre depuis
Que les désirs
S'en tiennent à l'énoncé du regard)

Quête de l'utérus ou du pubis comme
Projection de soi
Dans l'irréductibilité de l'existence ?
Le goyavier étreint l'absence quand la nuit
Nous parle bas sous les fémurs des syllabes
Au bel été d'une ville qu'irradie le Nu
Dans la philosophie lépreuse de l'avoir

Voyons cela : n'étais-ce pas l'élémentaire
Qui rôdait dans la cavité buccale
Où chuchote l'esprit
Où se parfait l'imaginaire ?
Car on a beau approfondir les questions
Troublantes qui mènent aux versets
Des montagnes la vie toujours dépose
Sur le socle ses miroirs
Qu'entaille ou déforme
Le réel à trame bucolique
À cadence névrotique

L'unique en toi se constitue puisque
Tu es celle qui conduit
Au missel des choses vives quand
La nuit songe à l'amour rhumatismal
Tout en toi est fulgurance
Alternance des jours gras
Et des nuits écailleuses
Présence

Et absence

Connivence

Et puissance

Pensée nuptiale

Accrochée aux lanières des vocables

(Femme laisse que le poème te retienne
Dans l'écriture silencieuse
Que captent tes organes
Depuis l'esquif du regard accouplant
Corps et désir
Laisse que ton sexe
Sous l'arche des Destinées
Réinvente la vie
Au lourd perron des métaphores
Car tu es celle que sanctifie la pays profond
A chaque hosanna des fétiches
Que résume ton beau corps lorsque
Sous les copeaux des songes
Le retour cyclique de tes seins atteste
Qu'en toi
Tout est exultation au faîte du langage

Ton corps trouve refuge dans les mots
Dans l'haleine d'une rivière
Que la Parole célèbre afin qu'en
Rayonnant au-dessus des pierres ponces
Ton dos retourne à l'à-pic des merveilles
Lorsque les algues ensorcellent à l'aurore
Ton estomac au moment que ton sexe
Se fie à l'ardeur de vivre

Femme

Au nez enfoncé dans l'éthique d'une vie
Qui est tension entre
L'homme et l'être de l'homme
Tout est poncif depuis que le mot convoite
Le Rien sur des genoux cagneux
Où l'air froisse l'herbe grasse
De ton corps amarré aux vergers
Femme allaitant le Temps hors des saisons
Que les raisons charment
Au district des idéals
L'hivernage est de retour et derechef
La vie s'exprime en vers libérés comme
Naissant d'une clarté oblique
Que l'appel de la campagne identifie
À partir de ce qui fait écho dans ta vulve
Quand
L'aurore résume ce qui se dit à part soi
Dans l'antichambre des miroirs
En proie aux plosives des rives

Femme attentive aux sifflantes des sylves
Aux dentales des deltas déifiant ton corps
Allant à d'autres habitudes
Aux suffixes des sentiers et des lieux fixes
Femme presque seule quand la vie s'ellipse
Ton corps hurle au parapet des prodiges
Et le soir découvre ta beauté près
D'un brasier non loin des lisières extatiques
Où les Déesses lèvent la tête vers l'emphase
Des contingences afin que l'éternel quotidien
Gagne assurance en ton utérus

Ton corps est un clin d'œil à l'oblicité
Des choses qu'exalte le songe
Après l'infection des valeurs établies
Que ton nez met en question
Par-delà le galimatias des orties
Le structuralisme du lierre et tout le reste
Que jargonne le siècle brisé par l'absurde
Quand les tranchées avaient fière allure
Et que l'homme
Promenait son outrecuidance dans la fatalité
Ton corps s'évade de ce qui fut
Pour rencontrer l'être
Dans l'insurrection du sacré
L'étang fait irruption dans ton clitoris
Et revendique le droit d'affabulation
Toutes les fois que se dialectise ton sexe
Admis enfin à toute transgression
À l'écriture sursaturée d'urètre et de vagin
Trouvant forme décisive
Dans l'hystérie sexuelle
Dès que ton corps ameute la rivière
Sous le pontet des syllabes définissant
Ce qui est à partir du néant
L'absence recherche sa source
Dans la source de l'être

Et le Temps entre en toi
Comme pour abattre les paravents
À chaque rythmique clitoridienne
Tenant à l'écart
L'alexandrin obsessif du sens commun
Que la paix soit dans ta vulve comme
Les Dieux logent dans ton œsophage
Et comme le rite du plein présent
Fait trembler ton sexe afin que ton corps
Prennent l'allure d'une énigme
Que la motte en terre rouge happe
Cependant que brûle
Dans la sacristie païenne l'encens
T'ouvrant au regard de toi-même
Protégeant ce qui reste du sacre
Quels langages pour retrouver les lieux-dits
De ton corps s'éternisant dans l'orgasme ?
Galop sur trot
Les mots s'enfoncent
Au centre purulent des merveilles
Et ramènent sur la margelle de l'énigme
La matité de ton visage
Après le long surmenage de tes cuisses
La névrose résume ton existence tandis
Que ton sexe nous lègue l'éclatante lumière
De ton corps que réinvente l'entre-saison

La rue est vide
Depuis que ton clitoris séquestre
La Beauté offrant relais à la vraie vie
Que nous quêtions
Quand la bouche nuitamment
Se met à dire
 Se met à brosser
 À grands traits
 Avec fureur et hargne
La grande mutation du corps et de la terre
D'un corps-objet-du-désir
 D'une terre allégorique
Taraudant l'éphémère à la crique
D'un langage amant de ton corps
Qui est accomplissement
Qui naît de l'humus pour lotir les songes
Dans la matrice discontinue du monde
Dans la vulve sémantique par où commence
L'étonnement d'être en ce lieu sapide où
Ton nez se rue vers les tropes
Au-devant des métonymies que met
Au pinacle ta colonne vertébrale

Femme cadastrant le haut pays
Quels langages pour drainer vers toi la folie
À la lueur des méridiens

(Assauts d'angoisses et de liesses
De sexualités émaillées d'ordres matriciels)

Le vagin règne sur le monde
À chaque nuitée des mots sarclant vie
Dans l'insularité de ta Beauté sommant
Le Temps comme pour faire jaser ton pubis
Au banquet des désirs outrés

(Paroles éentrées éclaboussées d'incises
L'insolite étincelle où s'infléchit le corps
D'une Amante dont l'andante rassure
Quant à la geste aurorale des éléments
À l'alchimie de tes reins ruisselant d'astres
À chaque éboulis de langage érotique)

Femme-manglier hivernant hibernant
Dans la véhémence des braises liturgiques
Ton sexe nous délivre de l'opaque
Sous l'avalanche
Des métaphores eschatologiques
Chaque pan de ton corps
Organise à sa guise le délire
Sous-marin de tes yeux lorsque
Les floraisons des déraisons soulignent
À traits vifs nos songes
Au lamidat des neurones
Quand la foudre à l'infini montre ses crocs
Afin qu'au balcon de ton corps
L'essentiel paraphe tes névroses
Au bas d'un ciel soldant nos ivresses
Aux funérailles des idéologies

(Femme sont-ce bien tes lèvres
Qui nous font sombrer dans l'hébétude
Quand tes seins se remplissent de baisers
Au dernier virage des bornes-fontaines ?)

Regarde comme l'autan dénude ton corps
Aux craquements des heures rénales !
La nuit te tient par la main et décrète
Aux crêtes des vocables
Que végétale est ta Beauté
Lorsque tes genoux indiquent à souhait
Le sentier conduisant aux frissons des morts
À l'émerveillement du simple en proie
À l'approche métaphysique de l'amour
À quoi songes-tu quand ton sexe
Redit dans le soir l'alphabet des houles ?
Les interrogations luisent éparses
Sous ton pubis et frôlent tes cuisses arquées
Au plus chaud d'une chair dont la réalité
T'argente au déclin d'une vie
Qui se réverbère
Dans ton sexe blessé de profondeur
Femme exposée à l'arrière-saison
Vouée aux fastes des cabanons
La lune sait d'instinct vers quelle demeure
Vont tes pas
Qui nous ramènent dans ton giron
Lorsque tes yeux se posent sur l'abîme
Pour que les apparences aillent
Aux flaques de syllabes avachies
À la croisée des chemins où ton corps

Broute la nuit à s'en rompre l'œsophage
Sur le talus où le vent déverse ses mots
Tumultueux étrillant parfois l'amour
Aux ramilles effeuillées des songes

(Femme tournaillant dans l'exigence du vrai
Au feu clair de tes croupes quand la pensée
Longe ton corps au cénacle des allégories
L'hivernage laisse en toi tarder la joie d'été)

(T'aimer rageusement afin que ton corps
Fasse route avec l'existence grisâtre
D'une vie voilée
D'avrils aux fixités des songes)

Après l'ambivalence des choses nordiennes
Ton corps devient un mot en faction
Dans la démesure
Ton corps se vivifie et magnifie
Ce présent total qui trouve envergure
Dans ta Beauté dans l'éclat vif de ta chair
Où tes cils perpétuent la mesure
Des mystères en toi rassemblés
Car tout en toi croît et s'incante
Dans le détour
Lorsque l'arbre prête voix à l'être
Lorsque le vieil effroi du gouffre
Ne cesse de fonder ce qui se dérobe
Et prendre feu au matin du langage
Au fond des garrigues
Où se délitent les utopies

La terre a hâte de s'établir en toi
De tenir en laisse ton corps d'infante
Est-ce bas que te parlent les Ondins
Lorsque germent énigmatiques
Les mots unifiant sous l'acacia
L'être et le vide pur afin qu'en
Proliférant le vertige naisse de ton clitoris
Accentuant en toi toutes formes baroques
Que prise ton corps
Dans la somptuosité d'une langue que parle
Ton utérus près d'une grange d'aube

(La pleine lune sur ton corps hausse la voix
La nuit bégaie à mesure que ton corps
Resplendit d'ascèse et que s'égosille
La mer tirant à hue

**TON CORPS ENTRANT EN CONCILE
AVEC LE PHALLUS)**

Comment s'écrit le dérisoire que ton corps
Interroge à chaque biennale des choses
Couchées au profond du Rien
Non loin d'une baie que lentement déplace
Tout regard méditant toute chose aiguisée

Aux carafes
Aux parafes du songe
Nos fragiles miroirs pour scruter ton sexe
Mesurer l'étendue rauque de ta Beauté
Aux crocs des jardins
Aux rocs des nuits
Tes cuisses allant vers
La réconciliation des contraires
Vers l'effondrement de la matière
Quand la marée suscite
La déflagration des monologues
Au croisement des lisières

Le dos tourné à la pluie compacte
Tu prends acte des raisons souterraines
Que les grands vents agitent
À la sortie des haies basses du village
Dont on devine l'absence de bonheur
Depuis que se sont affaissés nos greniers
Depuis que le soir n'annonce plus le repas
À l'heure ancienne des chantefables
Mais tu es paysage d'alliance Femme
Tu donnes leçons d'arpentage à qui salue
Avec toi la montée des convergences
Afin que se désaltère en toi l'humanité
Disant son désir d'un corps se drapant
Dans l'amour septante fois épris de béatitude
À l'heure mutine des mots
Exacerbant l'anodin n'appartenant
Qu'à l'amnésie des frontières
À l'allure désespérée des antinomies

En toi chaque geste prend forme durable
Au cœur des significations resserrant
L'élémentaire heurtant le langage
En rendant possible l'impossible que ton
Sexe apprivoise
Sur les marches des identités fragmentées

Tu es vie incantée au versant du matin
Lorsque le phallus convoite ton utérus
Lorsque ton bassin
Réconforte l'équivoque des désirs
Rature le permanent
Donne pouvoir d'expression au clitoris
Quand séjourne en ton utérus
L'implicite
Quand ton corps s'humidifie
Aux soirs bigarrés des désirs
Aux interjections du Beau

Est-ce que ça vaut la peine d'inscrire
Ton sexe dans la géologie du bonheur
Afin que igné ton corps saisisse l'étrange
Aux portes barricadées des fleuves ?
Il y a que ton sexe se joint au cosmos
Pour soumettre la nuit au langage crevassé
Qui nous confine
Aux filouteries des concepts

(Ton corps est un bréviaire
De transcendance avouée
Qu'enchantent durablement les antinomies
Chaque fois que se précisent les extrêmes
Aux travaux champêtres
Des promesses non tenues)

Tes seins enfin prolongent tout vertige
Afin que ton corps
Se réalise dans l'évidence énigmatique
Mais que te reste-t-il
À faire à l'abri des épithètes ?
Ton sexe se joint à l'infini
À l'histoire anecdotique
Que raconte la rivière lorsque
Ta nudité évangélise l'existant
Après la cohue des désirs rentrés
Après
Les convulsions
Des oreillers et des draps

(Le mot en toi fulmine
Dans le démembrement de l'obscur
Avant les heurts d'un langage
Réconcilié avec l'écriture parlée
Aux eaux parfois basses de l'instant)

Ton corps met en accusation le silence
Au servage de l'infini fini
Il nie ce qui tranche le nœud des choses
À chaque rumeur des visions tératologiques
Et la merveille en toi reprend clameur
Avive l'au-delà de l'instant qu'exsudent
Les signes érotiques à mesure que se tient
À l'affût du langage
Ton sexe enrubanné de gloire
Donnant consigne à la vie
D'interpréter ta vie selon le mode
Du dépouillement des choses
Selon l'inscription de ton visage
Dans le questionnement des contraires

(Femme en cette totalité
Par ton sexe absorbée
Tout est subtil mouvement de ton corps
Vers l'orient des oiseaux clabaudes
Que ton sexe nomme
Dans l'éclaircie des phrases se niant)

Adjacent à la mer ton sexe sort le jour
De sa prostration
Et de cette castration à l'intérieur
De laquelle résonne la vie quand d'érotisme
Saigne l'amour qu'environnent tes cuisses
Qui prennent l'accent des caresses
Et des saisons d'averses automnales

(Nulle raison d'ensevelir ta vie
Dans la dialectique de la pudeur
D'user de mots épris d'expédients
Puisque ton corps se drape de dragues
Puisque tu as l'âge d'assiéger la vie
D'être la balise qu'il nous faut
Pour plier l'amour
À l'ordonnance de l'utérus
À cette passion vitale écoutant le han
De ton cœur et l'airain de ton esprit
Quand tu files vers
L'énigmatique silence de l'avenir
Que tu portes à califourchon
Dans la joie crayeuse des Destinées
Par brassées de songes admis en partage
De ce côté des connivences
Nouant sous ton pubis
Des mots empêtrés dans la bohème
Pactisant avec la réalité ébréchée
À l'estuaire d'une ville
Que transfigure ta beauté
Par temps de pluie équatoriale)

**À présent que
Dans ton sexe
Nidifie le Verbe
La redite est salut
Dans la fournaise du vécu**

Salut donc à toi Femme interrogeant
L'éclat des sexes
Aux bas-fonds des grammaires
L'enthousiasme organique des vergers
Rejoint
Les étoiles nourries de dogmes
Quand ton soutien-gorge désenclave la nuit
Au-dessus des mansardes
Dans l'enchaînement des logiques en berne

(Que rugisse ton sexe
En ce lieu presque rationnel
Où l'équateur met un tarif sur ton pubis
Afin que juché sur les échasses de la vie
Ton corps domine la banalité
Et de dos regarde le monde courant
À ses fantasmes allant aux névroses
Des générations longeant le Temps
Sous l'apatam des concepts érodés
À chaque ictus des mangroves
Que ton sexe palpe
Quand midi prend en défaut
La chronologie des utopies
Et des choses scabreuses)

Femme-manglier faisant corps
Avec l'altérité
L'atlantique coordonne
Tes rêves épars lorsque ton corps
Requiert l'insoumission au gué des mots
Dans la passion de ce qui est
Ton sexe porte l'évidence d'une fêlure
Et creuse sillons et porte à incandescence
Ton ventre
Nommant ce qui advient de l'étrange
Dans la sainte blessure de ton être
Qui redonne splendeur à l'expérimental
À l'essentiel des choses dites de profil
Afin que ton corps ait sens définitif
Dans le non-savoir

Il n'y a rien à dire qu'à l'u du sentier
Où ton corps
Nous projette sur l'écran des sortilèges
La vie est tourmente
Quand tu t'absentes des sentes
De nos villages et que l'hivernage
T'engage à proroger
Nos songes au péage des cannaies
Ici il est question non d'être
De la vallée mais de veiller sur la montagne
Où la pensée tient soc quand ta beauté
Surgit de l'écume de forêts et glisse vers
Le temps maraîcher temps ganté
D'ans furibonds temps broutant toute chose
Aux fuseaux des saisons qui nous

Raccompagnent
Dans la raideur des concepts à chaque
Respiration haletante des flamboyants
Aboyant dans la nuit crispée
Au parapet de l'hivernage disant enfin
La montée du silence vers l'alpage
Où s'absurde le jour
Quand tu résistes à faire l'éloge du phallus
À compter un à un les étoiles
Au ras de ce sol arable abritant ton menton
Décimant tes vertèbres
À l'autre bout du réel où ton sexe fend
La coque des images venues des prairies
Pour donner sens et constance à ta vulve
Afin que le village engage l'être
Dans l'approfondissement des choses
Submergées par le flot des mots
Qui mettent l'accent grave sur ton utérus
Que l'amour sanctifie afin que ta beauté
Inlassablement nous guide
Dans les bosquets où prend corps
La langue incantatoire qui renouvelle
Toute chose en toi rassemblée pendant
Qu'au flamboiement assonancé des fleuves
Ton corps se brise
À chaque cadence des astres

Porteur de mangliers voici que ton corps
Pressent déjà l'enchaînement des déraisons
Quand se tait ton sexe conduisant
Aux noces de l'écorce et de la mer

(L'hivernage déjà et
Le silence des recommencements)
Laisse Amie
Que ton visage harponne le village
Au plus lointain des braises
C'est midi et c'est l'heure
Où la mort fait l'aumône avant que ne
Se constitue l'impensé
À la vespasienne des idéologies
Lorsque la nuit entre en sédition
Du côté élégiaque des bourrasques
Ton ventre procède de l'irrésolu
Pendant que l'homme
Fondant en toi son ontologie s'abandonne
À la solitude cancéreuse de la vraie vie

O clitoris assiégé de phallus remué
O fesses allongées
Dans la gloire des matelas
O sexe baigné d'ombres et de torrents
Aux rosaires des rivières hoquette ton corps
- Ce désir d'absolu disant l'abrupt et le Nu
Au dernier chapitre des mots-mangliers
Que ton visage énonce en patois
Afin que ta beauté
Se précipite au parloir des bosquets
Là où la terre se dégage de ton utérus
Pour mieux t'appartenir
Quand ton corps hennit
Dans les jardins ayant droit de regard
Aux assises plénières
Des songes que parfois congédie
La réalité rendue
Au négoce de l'ombre et de la lumière
À chaque goal average
De tes hanches démontées

Tu vieilliras assurément
Tu pâiras de bonheur
Lorsqu'il ne te sera plus donné de faire
Rire le jour d'acclamer la nuit
À la renoncule des désirs
Femme née du dernier sanglot du jour
Tu vieilliras
Et tu prendras alarme de l'automne
Qui désormais aura pour toi
Visage d'insomnies grêles
Car tout nous harcèle
Car tout nous précipite
Vers la tombe première
Car captifs de l'éphémère
Nous parlons de vie
À chaque pulsation du cœur
À chaque érosion de l'âge
Quand désormais marche à reculons
La vie vaine
Dans les cannaies où naît
Ton corps-sapotille
L'amour se fait à la va-vite

L'amour s'écorche aux landes des jours
Tant de vertiges flottent sur ta vie
Ayant lié amitié avec l'Homme
Au sommet du réel
Où tu as rendez-vous avec l'Amour
À force de tendre ta corde vocale
Vers l'essentiel à force de faire
Connaissance avec nos lèvres
Que subjuguent les lourdes grappes

Des mots qui parfois nous trompent
Quand l'usage corne
Ou balafre l'existence résignée
À battre la démesure à hauteur d'homme
À rapiécer les mots
Boursoufflés d'astres et de lichens
Aux rameaux des conspirations
Femme butinant
Dans les jardins où grésille le soir
Sois l'ancre que l'orage édifie
Au milieu du jour
Afin que bûcheronnée ta langue
Comprenne le monde avant de le réinventer
Selon l'écriture rhapsodique des bosquets
La vanité de l'éclair et celle de l'asphalte
Que nous délimitons sur fond de rêves
Car nous rêvons
Pour mieux reconstruire la réalité
Qui parfois bute en chemin
Au-dessus de toi qui remontes
Les marches du Temps courant après
Les monts affolés
De nous sermonner dans la miséricorde
Des herbes et des galets
Confiés à la beauté calleuse
De cette vie ébouriffée qu'inhume
Ton sexe au gong gémellé des symboles

(Femme ligaturée de mangliers
Femme irriguant l'ouragan
Au filtre obscur des mangroves
Femme ayant regard de savane
C'est de profil que s'impose ton visage
Quand se consume la réalité monocorde
Quand s'esclaffe ton sexe
Aux bourrelets des raisons blessées)

Au plus bref disons
Que ton corps est un mot
Que modèle le jour lorsque
La mer trouble l'opacité des choses
Lorsque la terre battue
Nous confie ses exigences
Pour conter l'an à la vie
Au plus souverain des mots
Danse ton visage
À chaque rut des saisons
À la coupée de l'horizon

Ce n'est pas d'avoir oublié de te gifler
Qui fait problème quand tu sors du logis
Mais d'avoir su ameuter ton sexe
De l'avoir tenu
Dans les mains allégoriques du poème
Pour mieux glisser entre tes bras
Lorsque l'automne reprend les sortilèges
Du néant comme pour croire
À l'existence des clés perdues
Aux mots roucouleurs que la vie essaime
Sur les autoroutes des nuits forestières

Le soir attend que tu viennes à lui
Avec ton corps semblable à la terre rouge
Ton corps de latérite
Que caressent les mains des vergers
Tes yeux d'estuaire attisent la nuit gelée
À chaque émeute des miroirs craquelés
À chaque lé des paysages bus
Aux extrêmes du jour quand frémit
Aux flancs des matins
Ton corps frêle que hèle l'aube
Sous le coussin des mots piqués
D'arêtes et de rivières traquées par le vent
Qui nous vient de l'arrière-pays des choses

Que dire en sus pour prendre à rebours
Ta Beauté pour glisser sinueux
Sur tes cuisses d'algues
Que la terre ombilicale vanne afin que
L'extase garde de toi quel souvenir concassé
De sorte qu'en pressentant l'issue
Des semailles ton corps escorte le silence
Vers le savoir attentif
À la lumière abrupte du pays plat

Paysages émiétés
Dans l'enclos des rizières
Que le songe amplifie
Qu'amplifie le songe à l'audition de l'orage
Âpre est toute méditation
Au quai des maximes
Ici comme ailleurs
Partout plus qu'ici

Ton sexe rampe au pas des sources
Et prend en écharpe la vie octroyée
À l'existant pour qu'il la recrée selon
La pédagogie de l'altitude car née
De l'abîme tu aspiras rageusement
À démanteler le déjà-là
À resserrer en ton utérus le Temps
À élaborer le Rien sous l'auvent
Des choses clivées que le langage
En un détour croisé
Désembourbe

Assiège

Assaille

Empale

Sur la pointe du jour que parraine l'Exact

Que ton dos fasse fondre l'ordre des désirs
Que rien ne soit plus dentelé quand entière
Tu t'engages à la mise à sac des idéologies
À l'approche escarpée des vérités d'airain

(Le monde à belles dents déchiré
Sur le pupitre des marais
Reprenant en chœur le clapotis des syllabes
Qui nous viennent des pâturages disparus
Comme ton sexe que végétalise la poésie
À chaque palpitation confuse de tes artères)

(T'écrire au détour d'un chemin vicinal
Lorsque ta beauté
Rejoint l'évidence des choses reconquises
Au fronton du langage
Et que ton sexe s'achemine vers
La merveille blottie dans ton œsophage
Au feu d'artifice de tes membres
Le jour caresse ton corsage
Au bout d'une allée où parfois la rivière
Te parle à cœur ouvert près d'un ponton
Que soulève l'orage
Aux quinquets des consonnes

T'écrire d'une échoppe où s'égosille la réalité
Lorsqu'elle lève le coude
Pour se savoir d'aplomb
C'est ici que la nuit nous parle éperdument
Car ce lieu a visage de grange solaire
Depuis que ton sexe
Ressent l'attraction du bonheur
Quelle ondée salue au passage ton corps
Aux carrefours des routes
Où s'égoutte le doute à chaque trafic
De langages secoués d'astres
À l'hospice des raisons
Où s'éraïlle toute chose
Tu es là
Beau miroir résonnant de corps dénudés
Tu es là où il convient que tu sois
À l'avant des considérations libidinales
À la proue d'une nuit gorgée d'orgasme

Tu es là
Agglomérant songes et désirs
Dans ton ventricule gauche
Buant l'existence que tance le néant
Tu es là
Ton sexe illumine toute vie quand l'amour
Nous rassure
Sur les marchepieds d'un langage
Que cantique ta Beauté
Sous les hauts talons du vent

Si fragile de te parler à bouche-que-veux-tu
De boire ton corps
À grandes goulées d'aurores disant ton sud
Sur l'étal attardé de ton dos bavard bravant
La moiteur des nuits hautes
Quand baigné d'agates le Temps jacasse
Dans le sillage des vents obscènes
Si facile d'être avec toi
De tatouer avec toi la lumière qui nettoie
Tous les parois sombres de ton corps
Quand en toi tout a lieu
À l'épicentre des antinomies
Au point d'aleçon des songes
Où ton visage revient briser l'horizon
Pour trouver juste accent
Apte
À marauder dans les contreforts
Des matins septentrionaux
À rendre hommage au plus diluvien d'où naît
La Beauté

À chaque rumeur salace des spermes
À chaque acoustique des jardins
Qui prennent forme
À la pointe d'une sagesse
Dans l'approche éternitaire de tes cuisses
Aux criques adossées à tes vertèbres
L'amour ambré
Cambré
Que dis-tu là
Pourquoi nommer la blessure
Quand la lune ulule à l'u ébloui des pierres
Que redéfinissent atolls et anses
Dans la proximité silencieuse de ton utérus
Que sustentent brandons et rivières
Au don renouvelé
Des choses ancrées d'ovaires
De vers vrillant sur l'étagère des fougères
Aux sonnailles d'ers globules
Non loin de tes gencives enflées de vers

(Rires hurlés comme pour ressouder
Le jour au prurit continu des siècles
Camouflés de mots ayant barre sur
Les dominions conceptuels
L'encor plasmatisant réfrigérant ton corps
Où tu vas
Ton sexe reprend possession de nos désirs
Et fait du pré suinter ta beauté limoneuse)

Aux rites phalliques des tropiques
Lorsque
Tes dents deviennent des bris de songes
Au ré mi fa so la si do des étreintes
Au fond d'obscurs désirs
Ton corps s'éclaire au contact du phallus
Si près de l'être que rançonne ton utérus
Aux matins gréseux des mangliers

(T'écrire si près des mamelons niant le vide
Sous le signe auguste de l'érotisme
Quand ton pubis brise les icônes laïques
Ton sexe s'émancipe du patriarcat
Et des poncifs agressifs
Il cohabite avec le vulgaire et le sérieux
Sur les hauteurs du langage de semonce
Que relaie
L'approbation critique de l'œuvre faite)

Ton corps quelle crête
Quel lieu encombré de prairies
Ton corps
Que chatouille la langue verte
Dérobée à
*«L'étroite blessure du silence » **
Au soir pansu des galets portant la mer
Devant la montagne frappée de berlue
Aux berges des fricatives et des sifflantes

* Italique pour Lionel Bourg

D'accord c'est entendu :
Lorsque ton corps engrange le Temps
Ton sexe se débarrasse de préjugés
Tes mains remodelent la nuit et dévisagent
Les cirrus qu'elles dénouent en rigolant

Parce que tes mains rigolent
Quand elles sont aux abois
Quand elles trinquent avec le phallus
Dans la cour de récréation
Où s'observent les ruptures
Où l'amour se fend
Comme une pierre ponce
Au zénith comme au nadir des choses
Ton corps ritualise toute fêlure
Et le Temps casse sa pipe dans ton utérus
Ensanglantés tes genoux houspillent la vie
Et partagent avec la lagune les mots saccagés
Quand ta bouche jumelle nos lèvres
T'écrire dans la syntaxe
Du cœur et de l'esprit
Avec les mots des terrains vagues
Éclairant ton dedans
Plus vaste que la terre
Que foulent tes petits pieds
Quand la nuit retourne à ses ordalies
Ou boit jusqu'à la lie ton corps radieux
À la vérité ton cou exile asile l'éphémère
Corps tangent à la Beauté hauturière
Assiégeant gens d'orée
Sous la pluie d'avril

Au creux d'un silence érosif
Quel corps sur quel corps
Quelle poitrine pour quelle poitrine
Quels matins absorbent nos vertiges
Nos visions à chaque expiation des raisons
Qui enténébrent ton sexe
Sous la lune sanguinolente
À chaque fièvre rhumatismale de ton clitoris
À chaque cymbale de ton corps
Qui survit à la moelle épinière du jour
À l'œil périphérique des raisons cariées
Que ton sexe épand
Comme un déluge spermique

Assise sur l'escabeau du matin
Tu es nue et tes seins prolongent le désir
De te rapprocher des miroirs qui disent
Ton identité aux hautes herbes des jouissances
Tu es nue et tu longes la nuit et tu t'allonges
Dans la salle de bains
Où tes mamelons égrillards esquissent
Des pas de danse en direction du désir
Que l'amour expose aux lobes de l'infini

Quelquefois
Parfois
Ton ventre secoue ses ovaires tandis que
Ton œsophage nous réconcilie
Avec l'énigme de ton existence allongée
Sur l'omoplate des mangroves
Tu fomentes des manigances et désesparée
D'être toujours là à folâtrer dans l'interrogation

Tu écris à la terre au fleuve
Avec ce naturel qui naît de ta désinvolture
Avec des mots
Dispersant à profusion tes ovaires
Participant à l'art de la redite
S'éloignant du savoir massif
Menant à son terme songes et mensonges
Que ton sexe grave
Sur les galets des métaphores
Lorsque tes gencives écorchent l'après-midi
Lorsque
L'avenir se définit à partir de tes cuisses
Qui louchent du côté baroque des jardins
Là où se défont tes cheveux
Là où les bigoudis cancanent sur la commode
Quand ton sexe s'adonne à l'allusion scellant
L'essentiel
Dans la logique frileuse des distraits
Tandis que tu mets de faux ongles
Pour mieux griffer
La vie périlleuse à gueule de vache
À senteur rance d'ombres sentant le roussi
Sentant l'odeur de grillons fumés
De jours couchés dans les rigoles les égouts
Dans le tourbillon d'un corps gonflé de couilles

Aux parages de l'existence quand la nuit feint
D'être la concierge de toute conscience
Quand chiale
La vie infestée de savoirs nomades
Tu répètes sans fin
L'expression tragique du Lieu
Là-bas – non loin du réel le jour perd pied
Tandis que tu fais l'apologie de la sénilité

(Ne plus rigoler à la muette
Au bout de soi
Sur la route empierrée
Où se constitue
La réalité emphatique)

Lorsque ton corps file vers l'épure
À l'heure de midi
Au noviciat des vertèbres
Au septennat des glandes sodoripares
Tu fais le guet aux obsèques des savoirs
Et la dérive alimente la réalité en crucifixion
Aux jeux d'ombres et d'éclairs
Ton corps apprivoise l'ouragan
Sous les brouettes des étoiles
Qui dans les cratères s'enfoncent
Pour donner à lire dans ton utérus
Pour redonner splendeur à tes ovaires

O Femme allant
Aux sépultures des raisons
Au vent souple des fictions
La rivière nous rend à l'or des poubelles
Chaque fois qu'au manoir des songes
Ton corps glisse vers l'alpage et du jour
Retire l'anneau des astres

(Il y a qu'en faisant provision
De délires la nuit rapaille ton corps
Au parlement des symboles)

Aux fjords des fétiches
L'instant fuit
À l'opposé du primordial
Lorsque la forêt se tord les reins
Et que ton sexe
Fait vœu d'infidélité à ce qui est
L'informe s'ébauche
La folie reprend haleine
Aux veines pâles des nuits

(La vie sa poisse
Son tohu-bohu
À chaque nausée du jour)

À la vérité
Dès que l'absurde façonne ton corps
À l'image du gouffre
Dont les rides accablent l'existence
Brûlant est le vin que boit l'être criant
À pleine gorge
L'identité bâtarde de la mort

(Femme si tu pouvais à la mort
Ôter son prépuce
Aux cachots des raisons
Donner plein sens à l'égout
À chaque écueil des choses
Si tu pouvais faire chavirer la mer
Aux comptoirs des destinées
Ton corps prendrait congé de cela
Qui claudique
Vers la pensée clitoridienne)
(Parfois ton sexe ouvre l'empan du Rien
Cependant que le fugace instant dérouté
L'être quand s'use ébahie
La vie
Quand la montagne empêche le vent
De la contourner à chaque tierce du jour)

Femme au visage kaolin
Ce qui t'est donné n'est rien au fond
Que ce qu'il te fallait
Il te faudra sans une cesse remonter
Les marches obscures du Temps
Pour converser avec le phallus
Que méduse ton sexe
Quand le jour de biais se montre
L'ombre fouette l'éclair qui traîne au sol
Et le fleuve Wouri – le fleuve d'extase
Donne voix à l'origine
Qui naît de la cruauté des éléments
Quand tes fesses
Nous initient au déjeuner sur l'herbe
Quand l'orage bâtit près de ton pubis son site
Quand ton clitoris affirme son existence
Dans l'omniscience du Rien
Quand le bleu néant nomme la foudre
Que crée le langage
À la courbure des astres afin qu'échouée
Sur la plage avaleuse
La nuit escalade la mer
Qui la vie flaire
Sous l'amas des métonymies
Quand vers ton sexe nage l'hivernage
Au tangage du bleu

O Femme répétant en marge du Temps
Le mot à mot du songe
La colline à midi s'orne d'ellipses
Tandis que nous parle bas l'illogique
Tandis que cuirassé d'infinis le large
Recompose ton corps
Au sacrement du clitoris
Aux sites du mascaret
Quand le matin harcèle l'ordinaire
Au hasard des alpages et que le Temps
Déroule sa pelote
Afin que tout cède à l'effroi du Rien
Afin qu'au moyeu des ans
La pensée prenne rouille
Dans la houille des dogmes
Car clouée au pilori
La réalité se désagrège
Quand se carbonise l'éternité
Quand l'or cesse de gouverner la boue
D'où naît la mort qu'exècre l'existence

Parfois lorsque ton sexe patauge dans la fange
Comme pour louer la merveille du numineux
Il y a toujours le rien à fouailler
Quand le ciel étreint la mer
Il y a toujours la rivière de l'être à plagier
Là où gît l'innommé
Il y a l'exact jet des choses
À mettre en majuscule
Quand le pré trotte vers l'étoile
Qui se consume
À l'orme des sentes

Convergeant
Vers l'épouvante que vante l'arrière-saison
Il y a que ton sexe lance des quolibets
Au désert qui est désir
Quand la mer absorbe ton visage
Qui nous transfigure au versant du délire
Il y a qu'à chaque appel bref des cormorans
La glaise prend ses distances et se joue du ciel
Aux sons des castagnettes
Et des tambours d'aisselle
Il y a que ton corps ouvre une brèche
Dans l'œil du cyclone afin
Que la lampe de chevet transplante
Les mots que perpétue le non-savoir
Afin qu'en nommant la lisière
Ton sexe mette entre parenthèses
L'éternité et que ta colonne vertébrale
Désagrège la nuit dès que ton clitoris
Nous tend sons filet de désirs

(L'ici est songe quand
Le lieu ensemence l'être
Dans la joie chthonienne)

Femme tu as dit à satiété :
« **L'accès palustre est accès
À la longévité quand
La ténèbre harponne l'être** » :

« **Le regard échappe
Aux trappes des choses :**
Chaque pas appâte le réel » :

« **Les doigts étrillent le soir
Au manoir des mythes
Que les mots raniment** » :

« **L'ultime harasse l'Avant
Tandis que la nuit en faction
Parcourt les blessures des objets** »

En vérité Femme
Le dit de ton sexe voile toute pensée
Qu'institue
La primauté du rire sur la mort
Car ton sexe s'appuie
Sur les gongs des doigts
Du côté archaïque des faubourgs

Ton sexe (entre pré verger et fleuve) :

**« Il pleut
L'écho des cicatrices
Retentit dans le gouffre » :**

**« Donner chair à la parole
Et virer
Au dérèglement des phrases » :**

**« En se désencombrant du jour
Le vide éperonne l'être
À chaque matité de tes ovaires »**

Lorsque ton œsophage ricoche sur le jour
Le verger apostrophe ton corps
À chaque mugissement du Temps
L'inquiétude du sentier
Questionne l'entier réel
Quand consonnent l'être et le néant
Quand ton sexe prête âme à l'arbre
Afin qu'en s'ébrouant l'ainsi
Relève d'une sagesse silencieuse

Car vois-tu Femme
C'est parce que la vasque des mots
Recueille l'Exact que la pensée conduit
À ton clitoris qui demeure l'horizon du poème
Lorsque tu te déhanches
Lorsque par le biais
Du basalte et du ruisseau
Ton corps marque l'apogée fulgurante du Lieu
Que viole l'éternel féminin
Que rhétorise l'urètre
Aux déclinaisons des raisons
Arrachées aux décombres des mots
Que rabote au fond du jour l'avril lumineux
Pour faire naître l'équivoque
Au lieu rauque du langage
Pour paraphraser ton sexe en crue
Que soutient l'instant
À la gorge des étoiles
Que soutien ton soutien-gorge
Le long des peupliers quand la nuit emphatise
Ton corps au balcon de l'univers

Femme allant à la géologie du merveilleux
Quand ton clitoris erre dans le vide
Le phallus s'éprouve
Au cœur démesuré du Rien
Donnant alerte au matin irascible du cœur
Ta pâleur épouse l'anecdote signifiante
Aux balustres des visages poupins
Ton corps donne du prix
À la verve narrative de ton utérus
Tandis que ruse le rien quand la matière
Disperse tes organes sur l'agora du demi-jour
Que sais-tu du diaphragme des steppes
C'est ici que fornique la pensée abonnée
À la nuit
À la Beauté grêle qu'empale la vraie vie
Qui parle quand parle l'ouragan ? Dépouillé
Ton corps enfin s'attise dans le langage
C'est ici que la lune éventre le fleuve
L'atoll là-bas bat le pavé et plonge
Dans la nichée du vent cherchant l'été
Sur ses cadrans quand la terre natale
Napalmise le réel au débarcadère des folies
O soleil lové dans le clitoris d'une ondine
Au jeu faste des obsèques les raisons mènent
Aux ecchymoses des concepts
Aux concepts en sanie

Lorsque toutes les sources la nuit
Glapissent et ploient
Vers la merveille du merveilleux
À la porte cochère des marécages quand
Le mot cède à l'illogique ou dérape
Au rapt des images tu parades sur le quai
Où l'orage éclabousse le ciel
La vérité clapote dans ton utérus
Quand l'inconnaissable broie du noir
À chaque étourderie de l'existence

À la vérité
La terre résume les colères du ciel
Dans la sérénité de la tornade
Chaque fois que se constitue l'éclair vif
Au plus près des déraisons
À la vérité
La nuit veille ton sexe asphyxié de plaisirs
À la vérité
La nuit garde mémoire
De nos turbulences et converge vers
Les jardins arqués sur la démesure
Il reste que les arbres noirs
Déchiffrent l'illisible
Puisque tu es visible de l'invisible
Puisqu'à la fin du jour
Ton sexe ne s'en tient
Qu'au roucoulement des désirs
Qui nous viennent
De plus loin que nous-mêmes
Lorsque la terre secrète l'ailleurs

Aux crêtes des langages que bêche ton corps
Puisque ton sexe se nourrit du créé
À chaque ventée du quotidien
Puisque tu es corps mémorable
Qu'informe l'informe
Au trébuchet des syllabes
Près d'un bourg haletant au pubis des collines
Puisque tu es braise aux revers des astres
Puisque les serments s'imposent
À l'hostellerie des vocables
Où se révèle ta beauté
Où l'été conjure tous périls
Aux gravillons des totalités
Aux totalités insulées

(Les mystes rejoignent les bosquets
En clopinant
Sous la courbure des bourrasques
Qu'aimante ton sexe penché
Vers l'opacité restaurée)

À mesure que ton corps s'avanise l'être
Tout s'équatorialise
À chaque sanglot du ciel figé dans la viduité
Est-il vrai que ton sexe réinvente le vécu
Au nom de l'illogique
Qui redresse son col-Mao ?
Ici le temps lambine et lance des œillades
À la mer désabritée d'être
La marraine de l'humanité

Ganté de désirs ton sexe éclaire le monde
Du côté dévorant des seins
Que chatouille le vent
Afin qu'en prenant feu
Ton corps se maintienne
Dans la densité du pénis

(Ici où le Rien balise le Lieu
Le Lieu conduit au Rien
Ce qui se dit dans l'intensité
Du vécu réinvente le rien
Qui se donne dans l'ambivalence
À l'arrière-cour où ton utérus fait
Pendant à l'unité duelle de l'existence)

À la nuit ton corps ôte des épines
Tandis que se constitue la contraction
De ton sexe
Qui cancanne à souhait
Dans le fracas des miroirs
Que nous promenons malgré nous
Quand ta beauté file vers la montagne
D'où naît et disparaît la pensée
Accrochée aux pylônes nocturnes
Chaque fois
Que l'antithèse des falaises révèle
L'attachement du clitoris à l'ascèse
À l'altitude primordiale du phallus

(Au vétuste quotidien
Nous demandons audience
Afin que tout dans le simple perdure
Pris de détresse le caillou ulcère le jour
Sur les marchepieds des syllabes)

Les morsures de l'amour
Les contrastes des choses
L'échafaud des raisons
Dans l'excision de ton sexe

À l'abri de l'harmattan
Le temps tance
L'anse de ton sexe
Pendant qu'une
Beauté en délire
S'approfondit
Du côté épiphanique du phallus

(Penser l'autre à partir de son dedans
- D'un dedans accessible à nos névroses
À nos transfigurations car en toi se crée
L'intérieur charriant le tout l'ordonnant
En bordure d'un langage rivé à cela
À cette forme secrète
Faisant onduler tes reins
Faisant signe à tes lèvres gourmandes de vie
Sous l'approbation des divinités
Te penser faire chanter et danser ton corps
À chaque
Réseau clandestin du réel et de l'imaginaire)

Par le biais de la réalité en lambeaux
Ton corps beugle nocturne veiné
De drames explétifs sous l'étau
Des rires empourprés de gangrènes
Le sexe blessé
À l'avant des matins cannibales s'infecte
De plaisirs au déboulé des passions
Et s'enfièvre le Temps anal
Aux muqueuses des bidonvilles
Le fleuve Wouri aiguise toute parole
Truffée de discordes
Dans la hantise vorace
D'une vie chaotique embrasée de jurons
Une vie engrossée de cauchemars
Une vie à profondeur d'abîme
À trame sorcière
À vocation pédéraste

Une vie hurlant pétaradant
D'interrogations libidinales
Twistant à l'ombre marécageux des étoiles
Qui vannent ton corps lorsque tes ovaires
Enjambent la réalité
Comme pour solfier
Pour surfer
Pour chavirer sous la pesanteur du phallus
Et redire
À la hâte
Tes hantises telluriques
Et plaider en faveur de ton clitoris en feu
Quand tout rayonne d'écritures lubriques
De beauté fécale

De mise en abyme des tourments du désir
- D'un désir émaillé de sous-entendus
De syntaxe convulsive que ton corps dédie
À l'amour partagé
Afin que dénudée à l'orée des mots
Tu cours en toi
À l'intérieur de tes gencives
Où poussent des mangroves
Ton corps repu de mots flairant
La vie surexcitée
Au vif escarpement de l'utérus
Ardemment belle
Tu intériorises la beauté en sanie
Et parce que tes lèvres
Donnent splendeur à ce qui paraît
À chaque sprint des miroirs
La réalité donne naissance à la débilité
Aux éperons d'une écriture baroque
Que proroge ton sexe
Déchiffrant aux affres des syllabes
La morbidité de l'existence
Aux pavillons des raisons
Frappées de métastase
Femme à l'utérus confié à l'altérité
Se dilatant dans le regard de l'autre
Parce que l'autre
N'existe qu'en fonction de ton clitoris
Achalandé d'orgasmes et de spasmes

Femme rencontrée
Dans le champ circulaire de la vie
Au cœur irascible d'une existence d'épines
Sous le fatras
D'un moment enliant d'antinomies

QUE DE TRIBULATIONS
QUE DE MORTIFICATIONS
Depuis que la réalité s'enlise
Dans la voussure des choses
À chaque castagnette sonore des roses
Mais tout est jubilation
Quand ton sexe résonne de désir
Car la jouissance est
Dans la mise en déroute du clitoris
Qui nous redéfinit
Sous la voracité des désirs
Car l'essentiel de l'être
Trouve logement en ton utérus
Lorsque l'ouragan se décompose en toi
Dans ton urètre
Près de tes reins en cavalcade
Sous le poids de tes seins
Aboyant d'excitations
Partout où se construit
L'esthétique clitoridienne
Aux reflets de corps en nudité
De braises mouillées

(Quand t'envoûte la déraison
Sous la voûte des miroirs fêlés
Le désir aplatit ton sexe
À coups de jouissance
Et les mots débobinent tes ovaires
Dans l'embrasure des fictions)

Ton sexe ponctue la naissance des désirs
Inclinées vers l'hivernage tes fesses s'agitent
À chaque alinéa des vulves
À chaque raison enflammée
Tes lèvres fracassent le fleuve
Au pourtour de tes trompes
À l'endroit exact où se profile le pénis
Où s'installe l'écriture hémorragique
L'écriture torturant tes petites lèvres
Disant l'infini à chaque bégaiement de tes seins
O Femme ô écorchée nue ô sexe désenclavé
O doigts agacés de mordiller ton clitoris
Dans l'hystérie du petit matin
Tu es belle à l'écart des falaises
Quand tes hanches
Délirent sous l'autan des sortilèges
Lorsque tes reins anesthésient le pays plat
Où s'éloignent des contrées maternelles
Lorsque tu as mal à ce pays dissimulant
Son visage sous l'oreiller des vanités ethniques

L'aube t'initie à l'en deçà du langage
Au décryptage des lignages afin que mêlé
Le sang du Proscrit plaide pour l'apothéose
Des coïts transfrontaliers
À chaque rafle des allogènes
Dont l'existence creuse des remous
Aux péages des fraternités de pissotière
Femme laisse dire les zigotos au dos chargé
De vindicte et de visions hors du siècle

Ton sexe incarne toute parole
Et redevient présence haletante
À chaque euphorie du phallus
Reniflant ton corps-manglier

Dès que ton sexe frôle la nuit
Libidineux est l'été
Adhérent aux concepts glaireux
À la bâtardise du langage

La pente glisse vers ton corps
La totalité de ton sexe
Obéit
À la cacophonie du limon

Cathédrale en râte
Clitoris fêlé évacuant
Les débris des songes
Cramponnés aux ovaires

Ta beauté jaillit
De l'épouvante
À chaque vallonement
De ton corps-manglier

Tes cuisses dépistent l'équivoque
Elles glosent écosant le jour
Reprenant l'hallali de ton sexe
Mettant à sac tout ressac

Échymosé de rires
Ton sexe héberge
Les voix confuses du jour
Dans l'écartèlement des raisons

Bien sûr
Tu nais des fêlures
Quand se cabre ton clitoris
Au nadir des désirs

L'étrange obésité de la nuit
Au tournant d'un gouffre
Les rires des collines prorogent
L'ordonnance des couilles

Soirs hantés de savoirs obliques
Désarçonnant ton sexe
Que pourchasse
Ta beauté en nous irrédente

Nuits débraillées éraillées
Déhalant du côté archaïque de la libido
Tout est salissure quand pète le Beau
Au plus inattendu des muqueuses

N'avoir mémoire que de toi
Sous l'humus des désirs
Chavirer avec toi
Dans la jouissance éperdue

Ton corps se contracte
Dans le langage
Une langue verte ensable
Ton cou sommé de vertiger

Non qu'il faille laisser
Tes lèvres divaguer mais
Permettre au sexe de regimber
Aux chaudrons des ans

L'injonction de l'urètre
L'écriture glaisée du corps
Ouvrent licence à l'orgie
À la réalité incestueuse

Corps torride cinglant vers
La préfecture des affects
Le clitoris enneigé
La vulgate des petites lèvres

Captif de l'être
Ton corps épie la vie
Les sanglots du clitoris
Imputent à l'amour toute dérive

Sans répit ton corps irise
L'alphabet des jachères
À chaque mi-temps
Des ovaires ulcérés de séismes

Volcanique est ton sexe
- Lieu bivalent où s'érotise
La vie et à partir duquel
Prend épaisseur toute Beauté

Ton corps est une fiction
Il pose à la réalité
La question du comment vivre
Sous le porche du comment être

Voici que battant langue
Ta vésicule biliaire
Obscurément tend piège
Au réel quand s'écrie l'imaginaire

Cela a tout l'air de rien
La vie ponçant le factice
Prenant pied dans l'obscène
À chaque syntaxe érologique

Au plus intime de ton être
La nuit voue un culte à ton sexe
Le hoquet de l'utérus nous
Conduit à la beauté dépravée

Ton corps s'écrit sous l'égide
De l'effraction à partir
Du signifiant sonore de ton utérus
Que légitime le Nu foudroyant

Ton corps est totalité nuptiale
Que célèbre le phallus
À chaque parataxe
À chaque érudition de l'urètre

Sexe à profondeur d'abysse
Les mots forent ton être
À l'abrupt
D'un coït volcanique

La pudeur aux abois
Un sexe aux arêtes des miroirs
Aboie
Dans l'hypertrophie des brûlures

Sécrétion de mots survenant
Après l'envers des utopies
Voluptueuse s'épure la vie
Disant l'oméga des braises éteintes

Au plus profond de la mer
Ton corps nomme l'étrange
Il va au pas pendant que
La lune calligraphie toute prostate

Lorsque butinent tes yeux
La nuit Césarise la vie
Les mangliers en farandole
Obliquent du côté des mutants

Prendre mesure
Des logiques confuses
Au matin forain des reins
Au sel de l'hivernage

Renifler l'orifice des choses
Par où trépassé la réalité
Qui dit corps en tassement
Déambule dans la dissidence

Solder l'utérus
Avec les mots drus
Qu'élabore
Le lyrisme méditatif

Où vont tes seins
La nuit dégèle le langage
Au chemin pervers des astres
Apostrophant ton corps

Dormir les bras ouverts
Dormir en toi
À chaque félicité du phallus
Semant dans ton sexe quelle zizanie

Quand commence toute démence
À l'anse des pleins et déliés
La beauté prend conseil auprès
De la vie que diphtongue la mort

Sous la cognée des mots
Ton sexe s'oriente vers
La nuit réduite à faire
Prendre saison et raison

Le verger se tient
Dans la clarté et songe
Au hurlement du clitoris
Qui donne bonne contenance

La rue se rue sur ton sexe
Et fait la nuit chanter
Dans la joie ovarienne
Du côté malhabile des jardins

Aliéné ton sexe rabroue
L'éternel maintenant
Un fleuve ment à l'avenir
Tandis que délire ton urètre

Le vent caquette et traverse
Ton corps
Avec une brouette d'averses
Venues du moyen-âge vaginal

Femme point il ne faut te fier
Au raidillon de terre
Quand ton sexe inédite le réel
Aux haillons des syllabes

À l'heure calme des oracles
Ton corps
Brûle de magie dans
La basilique des herbes nouées

Dès que les coutures du poème
Irrigent ta vie
À la rudesse du lieu nul
Ton vagin s'acoquine avec la nuit

Au monastère où ta poitrine
Prend l'accent aigu du plaisir
La nuit s'avance vers les oiseaux
À la recherche de l'anodin

Les oiseaux sauvages
Ensorcellent tes fesses
Après l'effusion du phallus
Appelé à desembourber ton sexe

Où tout se tient
Ton regard de biais
Observe la mer
Qui déchiffre son avenir

Aux jointures des sentiers
Tes clavicules
Traînent sur la chaussée
Au plus serré des désirs

La Beauté jappe
Lorsque galope
Au fond des désirs
Le Temps consentant

Aux nervures de l'aube
Ton corps se perd
Dans le patois du plaisir
À l'angle d'une vie en ruines

Dans le temple où l'encens
Défonce nos narines
Tes yeux s'embuent de sacralité
En bordure des livres apocryphes

Aux comices agricoles
Ton utérus bat la chamade
Une beauté rafistole nos pensers
À l'aorte des destinées

Ton corps se remet d'aplomb
Le suicide du ciel s'entend
Quand l'avenir naît
Des pustules de l'ouragan

Ton corps s'écoute parler
Au faitage des vagues
À chaque jappement
Des étoiles allant à la brocante

Ton corps sillonne l'automne
Quand fulmine le sentier
Qui va du printemps à l'été
À chaque trépas des saisons

L'orient s'affaire à radier
L'obscur
Comme pour vaincre
La pesanteur des choses vaines

L'abîme choit
Dans la joie cendreuse
Une femme bourgeonnant d'amitié
Laisse ensevelir la morale puritaine

Que de mots disent
L'avènement du permanent
Dans
La souveraineté du langage

L'extase du sentier
Donne créance au pur lointain
Tandis que ton corps ordonne
À la pluie de tomber

Il n'est rien
Qui dise l'être
Que la finitude forant
La nuit au bout de l'existence

Dire cela
Aux sépulcres des dogmes
Quand ton corps vanne la foudre
Par-delà la psyché de ton clitoris

Au sang béant des charniers
La vie donne jour à l'ombre
Tandis que ton corps se drape
D'infinis tirant d'ahan l'être

Des arbres noirs s'épouillent
Au campement
Où les mots font affluer
Les contraires

Lorsque ton sexe
Dessine ses contours
Au bas-relief des pâturages
L'énigme du réel se constitue

Afflux du gouffre et du soufre
À la limite du fleuve
Ton corps reflue fier
Vers l'esquif où sifflent les filaos

Euphorie des blessures :
L'art de la divagation
Rassemble les dérives
Dans la vulve du baroque

Pendant que piaffe ton corps
Ton clitoris harangue le Beau
Entre langueurs voluptueuses
Et névroses nées de la déviance

Le songe agite ses crécelles
À chaque croissance
De ton utérus stimulant la vie
Dans le cloître des jouissances

L'extase du sentier
Garde la fadeur du Beau
Tandis que ton corps ordonne
L'éliasion des choses vipérines

Il n'est rien qui dise l'être
Que la finitude forant la nuit
Qui fait rendre gorge
À tout ce qui se voile d'énigmes

Dire cela
Aux sépulcres d'ers dogmes
Quand ton corps vanne la foudre
Par-delà la psyché de ton clitoris

Au sang béant des charniers
La vie donne jour à l'ombre
Tandis que ton corps se drape
D'infinis tirant d'ahan l'être

La source s'écaille
À chaque pagaille du sexe
Ton corps met à l'épreuve le réel
Aux latrines où s'impose le Beau

Le réel en gésine ravive le rien
Quand s'organise autour du sexe
La vie arrachée à l'insignifiance
Du côté convulsif du Beau

Attentif
À l'appel assonancé de ton corps
L'infini se donne à voir
À travers ce qui se dérobe

L'univers mène à terme
Les lézardes des choses
Pour que sexuée la langue
Du poème nous comble de volupté

Les mots servent de trame
À ton corps
Que comble de sexuation
L'épiphanie des mamelons

Lubrifiée par le réel vorace
La poésie éviscère
Sexe et toute chose donnant
Sens à la vie vérolée

Ici pleure
Le jour emmuré dans l'éternité
Ici où se desquame la réalité
Ta Beauté naît des caniveaux

Dès que
Ton corps nomme l'horrible
La Beauté se dilate
Et fait face à la mer sédentaire

Qu'il soit atlantique ou non
Ton corps saigne de mysticisme
Quand s'enfonce dans le sol
L'être tendu vers l'autre rive

Le livre des pléonasmes
Reprend l'orgasme des Ondines
L'éclat de l'omoplate donne sens
À l'entre-cuisses des désirs

Au plus obscur du matin
L'extase
Ne plus t'écrire en jouissant
Sur le parvis du langage

L'étang rase le Temps
La morale clitoridienne
Nous délivre
Des fausses postures du jour

Le Temps s'avoue dans la luxure
Il offre à l'Absolu
L'écriture délirante du Nu
Dans la joie hémiplégique du poème

La sexualité des sources
S'ordonne dans le fœtus
Où se conçoit l'existence
Quand le corps enlace le corps

Lorsque le cosmos s'abîme
La chair retourne au limon
Tu es Femme brassant l'obscur réel
Quand le village vénère ton clitoris

L'enflure des choses concourt
À l'élongation de la vie
Du côté
Arc-boutant de tes fesses

L'anecdote s'inscrit
Dans la profondeur désabusée
Désormais cabrée la réalité
Fait voile vers tes hanches

Recru de sapience
Ton corps s'immerge
Dans
La métaphysique des cauris

Au tranchant du soir
L'infini tâte le pouls
De ton corps quand
L'abîme enfin halète

Au-delà de l'estuaire
Où submerge l'illogique
Ton sexe s'arque sur le créé
À chaque reste des raisons

Déportés dans la caverne
Les mots barattent ton corps
Ton sexe ameute l'illogique
À chaque tumulte des collines

Le fleuve suit en boitant
Le Temps
Et partage en songe
Le mélodrame des mangliers

Sans hausser le ton
La mer tourne les yeux
Vers le sexe étalé
Sur le missel des désirs

À l'extrême du matin
La mise en écriture du sexe
Prolonge la vie
Au noviciat de l'orgasme

Originaire d'un village
Ouvert aux fétiches
Tu légifères
À la cour d'assises du Beau

À l'orphelinat du jour
La Beauté partout ramage
Elle rêve tout haut
Sous les voûtes des désirs

Poser sur les genoux du Temps
Ton sexe
Décoller des chimères
Sortir l'été de son cagibi

Ton corps pousse l'instant vers
L'hémisphère des contradictions
Ton sexe rempaille rapaille
Dans la pagaille des trouvailles

Obscène est toute Beauté
Prenant à l'infini
Le sexe écarlate des choses
Blotties dans l'hivernage

À la cour impériale où râle
Ta Beauté l'avenir
Nous congédie
Aux balustres des jardins

Plongé dans le désespoir
Le jour se fracture le tibia
Tandis que ton sexe
Prend en grippe l'existence

Fille naturelle de l'ouragan
Tu dors d'un œil
Au rebord d'un lit
Dans le canapé des astres

Le fleuve
Asticote la mer
Sur la côte-ouest de l'infini
Là où bégaie ton clitoris

Au pontificat des voluptés
Comme au consulat des blessures
La vie s'engage dans l'utopie
Tandis que tu jouis dans la solitude

Dire le Beau en sa laideur subsumée
Sous les quolibets des baies
Dans la liesse tuberculeuse
D'une vie alliée à la finitude

Quand tu n'es pas là
Au fracas des ovaires
La vie s'achève en ton clitoris
Et glapit au pis des ruisseaux

Les contours de tes reins
Allègent
L'ahan de tes jambes
Qu'ébouillante quel phallus

Ton corps vise au baroque
Il est connivence quand
Dans l'Exact se calfeutre
La parole lourde d'impertinence

Captif de l'instant révélé
Ton corps parodie l'élémentaire
À l'heure étroite du saugrenu
Que séraphise la parole écrite

L'éclat du cristal – ton corps
Aux gravillons du simple
Dans l'espace récalcitrant des mots
Nés des bidonvilles en expansion

Le délire en toi trouve mesure
Dès lors que tout lieu du sacre
Charrie des psaumes panthéistes
Quand ton sexe épouvante le Beau

Aux landes du merveilleux
La Parole tâtonne vers la joie bougonne
Au confin d'un val menant
Au triomphe de l'ordinaire

Entrelacés d'antinomies
Les mots
Germent en grains de mil
Quand vente l'épouvante

Au cœur adultérin des choses
L'ombre a l'audace du silex
Quand s'aiguise l'étrange
Dans la grange des gouailles

Broder sur l'encore
Qui fait l'obscur vaciller
Au commissariat du non-sens
Où l'instant encense le réel

La bise brise ton corps
Quand brait la réalité
Aux prises
Avec l'absolu de ta vulve

L'érection du jour
Dans
La chaudière des désirs :
L'amour programmé tombe de biais

Nourri de mots corporéisés
Ton sexe se veloute d'absolus
Dans l'orgasme créateur : tu es belle
À chaque ovulation des désirs

À mi-parcours du vent
Ton sexe regagne l'antre du jour
Une Beauté en désarroi explose
Au centre défloré des métaphores

L'épopée du sexe agace
Le silence viral du Temps
À l'apogée orgiaque
D'une pensée à trame fécale

Face à la réalité faisandée
La Beauté anesthésie
La nuit frugale et perd
Connaissance à l'orient de l'abîme

Une femme éprise d'ordalies
Invective la vie en syncope
L'apocope du sentier subit
La tyrannie des mots hongres

Ton corps en silence module
Des chimères connues
Au fracas des cumulus
Ton sexe épelle l'arbitraire

En ronflant l'amour
Tourmente la nuit sinueuse
Affamé de longitudes ton corps
Aspire aux détours des syllabes

Recycler toute verge
Désenchaîner au couperet
Au parapet des bruits confus
La lèpre du fini

Les tripes se rapprochent du jour
En marmonnant
Sous l'arche fœtale des pensers
Aux haltes des fêlures

L'en-aller des miroirs daltons
Les lapsus des ovaires
Piègent l'ossuaire des mots
Sous le plexus des parenthèses

À hauteur de ton nez
Ton front usurpe l'infini
Dans le sillage
Des raisons assaillies d'énigmes

La pensée anale fait rage
À chaque hurrah du clitoris
À la devanture du langage
Le Nu réinvente l'être de l'homme

Femme que la tornade froisse
Tes reins d'airain afin que ton
Sexe consente
À la sapience du monde

Le songe en toi redit
L'avènement des jouissances
Au rond-point
Des désirs en détresse

Aux jointures des ovaires
La nuit s'embarque dans ton utérus
Tu es belle
À l'avant des nuits débiles

Ton corps pour dérouter la solitude
Pour faire route avec la terre
Et consentir à l'envoûtement du clitoris
Au ré glaireux du langage

Tes fesses hachurées de désirs
- Fesses rebondies de nuitées
Chorégraphiant la vie au quotidien
À chaque cataclysme de tes ovaires

Corps convulsant aux éboulis des mots
En toi demeure émue la profondeur
L'arythmie de tes reins revivifie
L'existence à chaque frémissement du pénis

Lorsque ton vagin éclate de rire
À l'embouchure du phallus
Tes seins pétaradent pendant
Que la rivière envoûte ton pubis

En trépassant la nuit cède
À l'écriture versifiée du Rien
Ici où tout loge dans le clitoris
La Beauté rame vers l'étrange

Fardée d'ovaires la réalité
Migre dans la panse des syllabes
Une femme éreintée de jouissance
Donne naissance au silence

Ton corps est un long fleuve
Livré au ferment du langage
L'utérus halète quand
Le songe strangule la réalité

Ton sexe est une poétique
De la lucidité qu'embraie le mot
L'été c'est vrai décapsule ton vagin
Au venir d'un désir d'homme

Ton corps est un estuaire
Qui se tient en retrait du jour
Il est refuge d'une nuit
Accueillant l'Expectant

En selle dans l'illogique
La grammaire du corps
Fait appel au sens cor
Rompu d'accords troublants

Rien n'importe fors ton visage
Au for de l'amour quand
L'emphase fouette tes reins
Campant dans l'oxymoron

Nulle hâte sur le chemin
De l'ovaire du moment que
Tout s'adosse au phallus
Excédant toute vie cloîtrée

Comme ton corps s'ordonne selon
La diversité de l'existence
La vie en toi est faconde
Dans l'unification accomplie des sexes

L'afflux du clitoris se porte garant
Du permanent
Quand l'épithète pressent
Le leurre de tout savoir

Ton sexe près de la mer
S'étire en flambant
C'est en nasillant que ton sexe
Enchante la totalité du réel

Lorsque s'englue la réalité
La vie s'enfle dans ta vulve
Le clitoris pourchasse le désir
Dans les chambres de quart

Après le noumène enflant la toile
De l'être nous souquons vers
L'aujourd'hui de demain
Pour avoir demeure au lieu de l'être

Que ton corps s'écarte
De tout préfixe privatif
Natif des fêlures ton corps
Se parfait dans la nudité

Ne plus se replier
Dans la masturbation quand
Ton corps intensément
Donne lit à la vie continuée

L'utérus hante toute parole
Tournée vers l'ipséité de l'altérité
Et dévoile plus avant ce qui
S'énigme au pontet du langage

Lorsque l'avenir chiale où tu es
Les mots à flanc de coteau
S'accordent au flux des menstrues
Qui refont le monde après la vie

Être soi en toi quand le désir
Marmonne en ton urètre
Ton sexe est une nappe phréatique
En audience auprès du phallus

Une femme en fin de lisière
Erre dans le langage
L'éclat de son corps viole la nuit
À chaque cognée des sexes

Au feu rouge lorsque ton clitoris
Klaxonne le désir se dérobe
La mélancolie salue ton corps
Accroché aux moulures du vent

Tout provient du rictus de ton utérus
Dans la nuit silencieuse
Le tonnerre étête tes pensées
La mer de bleu badigeonne ton sexe

Ne plus interpeller tes reins
À minuit plein
Une femme en vacances
Tourne le dos aux regards câlins

Qui es-tu Femme plus riche
Que les savoirs acquis
Dans les livres des équivocités
Où l'épithète l'emporte sur ton sourire

Orpheline depuis quelle lune
Tu vis dans le tumulte
Des raisons déguenillées
Juste à l'avant-centre des marais

Un langage dément
Brusque ton sexe
Dans l'inflation du clitoris
Donnant figure à ce qui vient

Ce qui vient explore le mythe
Du déjà-là
Que dis-tu là
L'avenir postule l'équivoque

Des comme toi savent nous
Déposséder de nous-mêmes
Quand la nuit typographie
Ton corps suffixant le néant

Tu existes puisque tu cherches
Et trouve sentier dans
La réalité saisie de biais
Puisque tu es celle qui s'interroge

Quand ton sexe cesse de tâtonner
Dans la clairière métaphysique
Les contradictions s'avivent où
Ton corps laisse deviner l'inconnu du réel

Tant de mots enchâssent
Le moi et le clitoris
Dans le tourbillon du désir
Où s'arque l'éclat des reins

-tu absence au campement
Des mots sifflant dans ton utérus
Après l'embrasement des raisons
Que raille ton œil droit ?

Des mots adultérinant ton sexe
En grandes brassées écervelées
Avalisent ta colonne vertébrale
Au périple des vertiges

Sous le regard inattentif à l'abîme
Ton nez râle
Dans la sexualité essentielle
Tandis que tout en toi s'éveille clairon

Que se fixe ton corps à chaque
Fulguration de la mêmété
L'ibidem des pâturages embraie
Vers l'amour pétrifiant l'absence

Ton corps conduit au vieux pensionnat
Des syllabes (entre asyndète et parataxe)
Toute parole sexuée s'élabore
À partir du couple antithétique jour/nuit

Mais non mais non
La nuit somatise le jour
Le jour esthétique la nuit
Dans la duplicité convenue

Es-tu vraiment celle qui traîne
Son corps dans le signifiant ?
Ton sexe redore le blason
De l'être au jour la journée

Où se love ta beauté se loge
Ton sexe aboyant au delta des mots
Qui sont l'enclave où s'érotise
L'existence plénière de l'être

Le temps de l'être est temps allé
À chaque dramaturgie de toute néance
À la vérité c'est de subversion qu'il s'agit
Quand le sexe évacue tout présupposé

La parole éblouit tout sexe
Au cycle des saisons haletantes
La quête du vrai s'ouvre
Sur la pagaille du sens

Ton sexe est transfiguration
Il est langage d'accomplissement
Quand le volcan scande ton utérus
À l'épicentre du soleil

Dans la nuit atlantique où s'écrit
Ce poème ton sexe buissonne
Au creuset comble de l'anodin
Sous le daim des songes

L'aube ricane Que foment-e-t-elle ?
L'épine dorsale des choses ?
Le Nu en expansion obéit
Au long dérèglement des vertèbres

fait voile ton clitoris
L'absolu ensanglante le matin
La nuit mugit et tient promesse
À chaque escale de l'infini

Beauté rompue à l'assonance
D'un langage agissant sur l'essentiel
Le sexe suppure dans l'exigence
D'une langue faite pour le bel immonde

Le long d'une rive extasiée
L'assomption d'un corps
L'oreille vers la mer tendue
Une Beauté advient du côté du Symbole

Elle s'observe sur l'esplanade
Du réel paraphrasant ton corps
Repu d'épithètes alpines
Ton sexe rend grâce à la vie de toujours

Aux ornières du matin
La pensée écartèle ton utérus
Et glisse vers
La langue franche du bonheur

Ton sexe débouche sur le désir
Là où tanguent l'espérance
Incarnant l'autre langage
Que fouaille ton urètre

Ton corps enserme la vie et cède
À l'ustensilité des choses
Que le siècle éperonne
Dans la joie carnassière

Près du jardin hennissant
Au creux d'un futur enkysté
La Beauté dans l'étrange parvient
Et fait menace à toute sentence

Ton nez épie l'orteil des pâturages
À la frontière des vergers
**Tout est hantise de l'ailleurs quand
La tornade rugit dans ton utérus**

Dans la banlieue de Douala
Le glapissement du fleuve
Renvoie au langage des mangliers
À la tautologie de l'existentiel

corps est hypostase quand
Ton sexe coupe court
Au temps festif sous
La houlette des clichés

On en est toujours à questionner
L'entour à disloquer la forme
À croire à l'infini du sexe
Créant ses propres apories

Ton sexe comme un nœud d'obscurité
Perfore ce qui advient à l'éros
L'écriture ressassante s'élabore
Au cœur biographique du corps

Inclure dans ton utérus
Un langage d'atoll
Après le décès de la morale
Ton clitoris formule ce qui advient

O vent pédestre et l'immersion
Du moi dans le vagin
Tout sexe est dérobadé quand
Le désir migre dans l'ineffable

Avec justesse ton sexe résonne
Dans l'entendement du phallus
Nulle exacerbation de l'utérus
N'affecte le vécu empli de fiction

Dès que charbonne la réalité
L'écriture embrume ton clitoris
O reins hallucinés ô vulve trinquant
Avec l'être au détroit des brasiers

Comment dire autrement le sexe
Quand le mot esthétique la chose ?
Ton corps s'essouffle à déjouer le réel
Toute jouissance surdétermine l'existence

Au chevet de ton sexe ton corps
Refait l'anamnèse du clitoris
Dans la trame de l'immédiateté
Sous l'enseigne des mots de passe

Corps ensemencé de sperme
Corps fluvial virant vers
Le dieu à la hache stylisée
Ton sexe surgit du chaos

Pour féconder choses et êtres
Sur l'arène des mots où s'engage
L'homme que médiatise ton sexe
Quand s'équatorialise ta beauté

Ta vulve s'élance vers les vergers
Le mont raconte ton odysée
Dans la densité du bosquet
Qui te ramène au langage du sacre

Tout nous vitalise à partir
De ton corps sous les prérogatives
Du phallus et des ovaires au-
Dessus du jour où règne l'ivresse

d'être celle qu'enclôt
Dans l'éclaircie le langage
Une Femme parée d'exclamatifs
Redondants lexicalise l'humain

Que régit le calcaire quand
La vie s'active
Dans le labyrinthe de tout sexe
Voué à quels rires sacrificiels

Ne jamais mettre entre parenthèses
Le Nu
Aux forges d'un langage promis
À l'onomastique des marécages

Fragmenté ton sexe se lit à l'envers
Comme une réalité dépucelée
Aux rets des mots que socialise
L'existence prolétarienne

C'est l'orgasme qui fait ton sexe

À la circonscription urbaine
Du langage que problématise ton corps
Pariant non sur le destin mais le Devenir

Sans relâche tu batailles contre
L'identique dans les prés
Des raisons désintégrées
Là où chavire toute pensée inique

À mesure que s'opacifie le jour
L'aboi de ton corps vise à
L'antéposition des testicules
Au suffixe de la prostate

Réinvestir ton utérus à sage escient
En épluchant le Tout
Aux abords des miroirs
À chaque gong des môles

Une volonté de vie soulève tes pas
Déportant l'être vers
La Totalité quand le Temps
S'impose comme vertige

À l'affût de ton pancréas
L'estuaire met en scène l'ordinaire
D'une vie s'inventant à partir
De l'urètre et de l'œsophage

Dans la presque île des syllabes
Les miroirs éteints cèdent
Aux haubans des pensers
À la présence haletante de l'utérus

Corps démâté à la haie vive
L'éclat d'un œil amorce
L'exaltation des épaules quand
Ton sexe se module décapé

L'amitié aux serres des voyelles
Fait voler en éclats tes reins
L'œil affronte le feu
Dans un couloir de la mer

(Fesses fêlées ferrées défoncées)
Le vagin
Parle bas à la nuit
Et reflue vers l'occident des désirs

Te parler en fonction des songes
Adhérer à l'équivoque de ton corps
Que tanne le langage
Au sifflement d'un fleuve fasciné d'ovaires

Tes seins fendent l'abîme
Aux eaux dormantes du soir
Une parole souveraine retient
Ton sexe au ras des désirs

À l'adieu des étoiles
Ton corps s'octobre
Aux orbites des orgasmes
Ton sexe lèche l'asphalte

La moelle épinière organise
Quelle pagaille
Ton sexe s'éprouve dans la joie
Du côté des blessures essentielles

Ton sexe fait face
Aux torrents des liesses
Au courroux des omoplastes
À la sémantique du coït

Quelle beauté ton corps
Pataugeant dans la fiente
Des mots refluant vers
L'ordre du thorax et des doigts

Une plaie éternise ta beauté
Depuis que crie ton utérus
À chaque chahut des poumons
À chaque prodigalité du clitoris

Au point croisé des ovaires
Il y a le pet du cyclone
L'anus affolé de morale
Il y a l'utérus gonflé de natalité

Il y a le cahot du corps
Le bref délire des lèvres
Que fascine le Beau agrippé
Aux testicules en pâmoison

Au versant des vertèbres
Ton sexe horrifie le Beau
Quand
Le jour suce tes petites lèvres

En toi l'hivernage installe
Ses motifs libidinaux
Le temps lèche tes tympanes
Dans l'ébriété des cuisses

Tes chevilles désorientent
Le jour à chaque extase du Beau
Dans l'essence plénière d'un ventre
Que suture le phallus en érection

Plus avant le Nu plonge l'être
Au beau milieu du lieu
Sous la graphie du désir
Allongé dans le clitoris

La mutité de l'urètre
Rappelle l'anecdote
De la vulve déchirée
Et rend grâce à la défécation

L'alchimie du corps
Au sein même de la luxure
Ne plus cantiquer sur la morale
Mais taillader à vif le sexe

Lire dans les pensers du corps
Rageusement
Tendre la perche à la sagesse
Aguichante du clitoris

Un matin hystérique
Évangélise ta vessie
Paraphrase ton diagramme
Sous l'aine des vertèbres

Soyons sérieux : ton utérus
S'accomplit
Dans la théologie et cède
À l'esprit des carrefours

L'âge vient mais quelle vie
Pour quelle guidance ?
Tu es là : à deux mains
Le jour acclame ton buste

Il fallait être là
Pour faire rêver
Et transcender le rien
Dans la jouissance dominicale

Vecteur du quotidien
Ton corps fait fondre le Temps
Qui dérape quand la glaise
Récupère les os déments de l'être

Aux nuits blanches de l'automne
Ton corps ramène l'Expectant
À la vie que la solitude cendrifie
À chaque fadeur de quelle magnificence

en toi tout cherche forme neuve
Dans la nuit veuve des choses
Au profond des voluptés quand
Ton sexe prend envergure dans l'amour

Car tu es nue car ton sexe batifole
S'agglutine aux brasiers rebelles
Quand dans la mi-nuit l'utérus
Raconte l'odyssée hallucinée du pénis

Au seuil du verger d'en face
Les mots du poème écorchent
La vie que sanctifient tes reins
À la pointe du printemps

Quel phallus vaticine dans ton sexe
La main frôle ton pubis
Déplace le code de la chair
Pour éprouver la brûlure du désir

Ton regard affronte l'être
Aux balustrades des braises
Au-dedans des mots
Allant d'un éboulis à l'autre

Dans la chambre où ronfle ton sexe
Les mots transpirent
Au matin germinal de ton vagin
Qui rit aux contours des draps

Femme vacillant entre
L'antan et l'anthume
Lorsque s'écume ton sexe
Le bonheur s'éveille gong

Dans le rapport radieux
De l'être au clitoris
La nuit explore l'intime
À l'injonction du phallus

Écrire ton corps
Dans l'éclatement des syllabes
Aux confins des culbutes
Dans le concret des croupes

Ton utérus déjoue
La grammaire de l'extase
Car tout est feinte quand
Le désir prend le large

Une éthique du clitoris
Se construit à l'épreuve du vécu
Lorsque l'existence se laisse
Ensevelir dans la grâce de l'urètre

La chair ce soir cherche ses racines
Aux poitrails des montagnes
La furie du miroir opère par le détour
Dans le jeu tonifiant des organes

La parole rajeunit ton sexe
Et rétablit le fil ténu des choses
Lorsque à rebrousse-matin du songe
Les mots prennent leurs aises

ameuté de fictions
Après les cloches des doigts
Le goyavier broute ton sexe
À chaque déjeuner sur l'herbe

foudre en s'établissant
Dans la syntaxe de la subversion
Nomme ton corps
Aux parcelles crêtées d'embrayeurs

Le Beau est saison hauturière des êtres
Lovés dans la matrice vénale des choses
L'écarlate désormais happe ton sexe
Dans la contrebande des métaphores

Ton sexe renvoie à rien de moins
Que la vie que nous vivons
Lorsque rompu à la natalité
L'être s'interroge sur l'être du vagin

Reprendre l'antienne du clitoris
Prosaïser l'urètre
Ouvrir les bras à l'amour
Qu'éternise ton utérus

Parfois la vie s'offre
Au creux des rides tièdes
À la pointe de tes seins
Solfiant à souhait le désir

Aux bornes du jour
Recourbé vers l'amour
Ton nez mord la nuit
Au détroit du phallus

La réalité hallucinée
Inscrit dans ton anus
L'alphabet ivre et disserte
Sur l'à-venir du pénis

Disant le destin la colline
Recule devant la mer
Et donne congé à la foudre
Qui dans ton pharynx résonne

Au baccara des marécages
Ton sexe hume l'abîme
Le goyavier d'en face lit
L'avenir dans tes boyaux

la rivière s'épuise
À te parler sous le mode
Du sérieux quand tes seins
Luttent contre le dérisoire

Le vent crie dans ton foie
La coulée du Temps
Tient serment chaque fois
Que la vie rencontre la mort

Ton sexe en délire livre
Bataille contre
L'avant-propos du mont
Donnant cohérence à l'absurde

La pluie roucoule sur
L'omoplate des toitures
La migration des consonnes
Sonne l'hallali des ovaires

Allons allons allons
Donner souffle au sexe
Tendu vers la théosophie
Vers la négrosophie de l'existence

Femme si belle quand le soleil
Regarde de profil la nuit
Les mots s'accouplent et font
Tes seins tourbillonner

Au réverbère des paysages
La mer bat mesure
Vouée à ce qui s'accomplit
Elle fête la lumière du jour

Dans le vacarme des fleuves
Ton sexe gobe l'infini
Il affronte la vie
Aux ronces brûlées des langages

La rue étouffe un long cri
Ta beauté sermonne l'étang
Près d'un jardin avide
D'amitiés lubriques lascives

Ta beauté bivouaque
Décompose l'entier réel
La mer explore ton sexe
Aux ports des mangliers

Est continue la parole du poème
Chaque fois
Que se ramifie tout sens
Au nord-ouest du poème

Du côté sapide où se torréfie
Le réel le sublime s'interroge
Ton corps lapide la mer et fait
Procès à l'obtus de l'obvie

Ton sexe absorbe l'étrange
Quand paraît la nuit
À la terrasse d'un café
Où s'interroge l'irrationnel

Les épluchures du vent
Vont au faitage du langage
Lorsque le village se met
À hurler contre la foudre

Au-delà de l'obscurité
Le soleil se donne à la mer
Et organise l'inversion
Des miroirs éteints

Ligature des mots rampant
Vers l'obsession d'être
Le sexe en soi porte l'être
Le long des fleuves ardents

Éclat du réel le sexe
Multiplie la louange
Et vérifie enfin la date
De naissance du vieux monde

Ton corps questionne le sublime
À chaque cacophonie des étoiles
Une langue à profondeur sexuée
Brille à l'écobuage des voluptés

Dans tes bras tu prends la rivière
Au fil des collines
La pensée lambine chaque fois
Que ton sexe rame vers le bourg

La rosée de ton corps irise l'aube
Au secret d'un langage
Qu'enchante ta vessie
À la fracture des sources

La vie fait tressauter ton corps
Lorsque la colline aboie
Derrière la falaise que lézarde
À la fin de l'été le vent égrillard

Sous les haillons des syllabes
La vie éternelle la mort
L'anthume célèbre ton utérus
À la fin nocturne du jour

Pour la prochaine escale
Ton sexe obéit à l'élémentaire
À mesure que ton nombril
Résume les voyelles des ovaires

À vastes enjambées
La colline bée sur la baie
Là où le sentier accueille
L'allégresse du clitoris

Au-dessus du matin le fleuve
Oppresse le pubis des vergers
Il s'exerce à radier ton sexe
Des chiffres parfaits

La mer longe ta poitrine
À ton insu
Elle attrape un rhume de cerveau
Comme de l'infini on se saisit

Depuis que ton utérus s'emplit
De rires à l'approche de l'hivernage
Ton sexe invite le phallus
À faire voile vers la profondeur

Le fleuve c'est vrai délocalise
Le jour quand ton corps
Fend l'intérieur des choses
À la Cordillère des rêves

Au rez-de-chaussée des vergers
La mer danse en ricanant
Entre le proche et le lointain
Ton sexe hèle l'ineffable

Il suffit d'un miroir
Pour obscurcir la lumière
Ton corps frôle le fleuve
Et se laisse par l'orage apprivoiser

Quand dans tes yeux la forêt
Se recueille en équilibre
Tes poumons retournent à la nuit
Qui déblaye nos regards graves

Le Temps refait ses labours
Il prise tabac
Loin du bégaiement des étoiles
Qui cherchent pitance dans ton sexe

Au flanc rauque du demi-jour
Le ciel tient ton corps
Le verger redit à voix pleine
Le texte dédié à tes ovaires

Lorsque tu te mets nue
La nuit enseigne à refaire
Les plis des choses
À chaque syncope des miroirs

Le vin est tiré il faut panser
Les blessures des pensées
Dit la mer à la montagne
À l'angle d'un matin dément

Sous la cheville des destinées
Ton sexe se dédouble
Après le passage de l'orage
En proie aux présages

Dès que l'ouragan conte
La démence des vergers
Tes lèvres violent le jour
À l'escale des miroirs désolants

D'un lieu vaginal où
Le râle rejoint l'éclair
L'explosion de la mer rejoint
L'aplomb des contradictions

À la queue leu leu vont
Les mots du bivouac
Ton sexe prolonge l'attente d'être
Dans l'entente des contraires

Les yeux grands ouverts
Dans l'abîme d'un sexe
La tornade reconduit l'être
À l'intérieur d'un ordre ovarien

L'haleine des haies d'ombre
Dépouille les mangroves
De tout silence estropié
Lancé à la poursuite du chaos

Plus bas
L'un requiert la folie
L'extrême bord des choses
Accueille la démente du regard

L'éternité du quotidien
Mène au Lieu quand
Dans l'espace vacant du Beau
Piaffe la pensée en venaison

Dans sa contradiction
L'urètre renouvelle le rien
Au détroit d'un regard
Inhabitué au tout-venant

Que soit sexué le lexique
Des villosités et viscosités
Tout fait halte dans ton vagin
Martelant l'alléluia du Devenir

L'anus héberge le don de chasteté
Au lieu fœtal des désirs
Le Temps s'infecte de sanglots
Et fait signe à ton placenta

Sois heureuse Femme au langage
Indivis sois gavée de phallus
Pour recréer le Lieu de l'être
À chaque sanctification anale

L'œil fermé de la nuit
Nie ce qui vieillit
Ton sexe rote pendant
Que le ciel glorifie ta nudité

La nuit gît au bas du pubis
À tâtons elle trouve la sente
Qui mène à l'opacité avouée
Aux labiales des névroses

Plus tu te hâtes de vivre
Plus ton sexe galope vers
La nuit qui tourne et revient
Sur elle-même nidifier en toi

Nue tu es belle quand
Le grabat énonce quels désirs
Quand secrètement ton corps
S'ébat sur le bas-côté du jour

Au fin fond du village
Ton corps s'adosse à l'if
Et de désirs ferre ton anus
Aux serres des mangliers

Ton vagin rend probant
L'escarpement du Lieu
Car tout est méditation du Lieu
Quand s'énigme le van des choses

Les fleuves s'entortillent
Quand le sexe ramène vers
Les mots encrés d'ovaires
La langue atone des divinités

À la buanderie où les mots
Essorent le Fondamental
La nuit sous l'étal du délire
Apaise le courroux de tes reins

Hagard est le Rien
Aux narines des prairies
L'anodin fêle l'alphabet
Au halo de tes cuisses

Raidi sous l'harmattan
Le Temps à la dérive contraint
La pensée à s'éloigner
De l'engrenage des belvédères

Les rivières ensèrent les jours
À la hampe des pâturages
Péremptoire est toute chose
Au feu brisé des miroirs

L'instance du poème travaille
À fonder l'implicite
À prendre mesure de l'utérus
Par le détour d'un lyrisme clitoridien

Naissance d'une Ondine
À la surface du vertige
Corps azuré répondant
À l'égarement du fleuve

Courant à la crête du matin
Là où le goudron
Dicte l'ordre des subversions
L'être sanglote d'orgasme

Le fleuve court vers le soleil
Du côté des boiseries gelées
Les bâillements des collines
Homologuent les rires des ovaires

Le frou-frou de tes fesses
Aux pôles des filaos
En piaffant la forêt
Fait hennir tes muqueuses

Femme ton corps est un manège
Tes ovaires savent épeler la nuit
Quand ton nombril hoquette transi
De mots d'algues et d'arcs-en-ciel

Où te croise l'esprit du gouffre
L'infini en ton sexe résume
Le permanent tandis que sous la harpe
Du matin ton sexe remonte le Temps

Incessant éloge du corps
Hâtant la venue de l'être
Ta Beauté reste à parfaire
Quand le phallus nivelle l'utérus

Les lèvres de la nuit éperonnent
Tes reins après le remue-ménage
Des draps que profanent
Quels corps inapaisés de semonce

Ton sexe amplifie enfin
La prostate des nuits incarnées
Et crie d'amour en salopette
Aux veines rompues des rivières

Le soir trébuche au tranchant
Des mots et refait le trajet des chairs
Fusion des sexes à mesure que ton
Corps s'ouvre aux hautes liturgies

Dans l'apprêt des jouissances
Ta beauté s'arme de connivence
L'avènement des mangliers s'exerce
Dans la dialectique du granit et de l'être

À l'orée des mots ton sexe
Gémit aux nervures des songes
Une ère nouvelle glapit dans ton utérus
À chaque gnose des testicules

L'été à l'infini s'enroule
Une beauté rieuse regarde
Comme la chair tangué
Dans ta cavité buccale

Le vent s'écorche les doigts
Il voit venir l'organe mouvant
À chaque divination de l'utérus
Pour toute morale du phallus

Aux décombres des ténèbres
Les miroirs éclatés font
Advenir la merveille
Après l'essaim noir des mots

L'os du réel s'émiette
À l'extérieur de ton sexe
L'utérus éclate de joie quand
Le phallus fait l'école buissonnière

Tes lèvres s'épierrent pendant
Que hennissent tes poumons
L'orage caresse ton sexe
Aux ventouses embrasées du matin

Souventefois la nuit encense
Tes menstrues au bleu de la lune
Elle vocalise ce qui est
Au confluent des ganglions

La récolte du sel indique
Le sentier vers l'espérance
Lorsque tu paraphrases
L'édit de l'élémentaire

L'amour monte vers ton fessier
Il fait froid où tu es
À chaque envergure du réel
Pour chaque apophyse des choses

Demander asile à ton sexe
Que syllabe quelle volupté
Sous la rotule du langage
Faisant halte dans ton string

Dire à présent
La tendresse des mamelons
Aller à prudentes foulées
Dans le sexe qui désaltère

En donnant sens à l'atour humain
L'univers fait tourbillonner ton pubis
Aux pédicules des saisons non loin
De ce qui noue l'être à l'être

À présent que l'amour rampe vers
Les mots dédiés à la merveille
Le clitoris porte l'être dans la natalité
Pour annuler l'absurdité d'être

Noces évidentes du phallus
Et du clitoris soumis
À la joie fauve de l'aube
Ne plus avoir près de soi soi

Mais germer à l'angle dièdre
À l'angle postérieur des choses
En ce lieu osmotique où ton sexe
Devient la rétine du monde

À chaque hiatus maxillaire
Tu nais entre deux cuisses
Aux triceps des mangliers
La vie a partie liée avec l'orgasme

Utérus ensanglanté
L'homme de toi naît
Dans l'éblouissement des reins
Ravinant la nuit imbibée de désirs

Femme arrachée au supplice
Des raisons dessalées
Ici la vie enfourche les mots
Pour donner souffle à la vie vaine

À présent que l'amour croît
Dans l'abdomen des syllabes
L'éjaculation des mots
Passe à la trémie tout désir

Ta clavicule ta rotule
Comme le péroné et le fémur
Contiennent ton être
Dessinent en toi un immense désir

Tu es Désir tu es lamelle osseuse
Au canal rachidien du langage
Tu es au rebord orbitaire celle
Qu'étage l'écho naissant des choses

Vertèbres lombaires
Quel vent pectoral râle
Dans le sternum des calcaires
Tu es corps guéable assiégé de songes

L'infini taraude ton corps
À chaque bourrelet des destinées
Quand s'invente toute chose fragile
La vie grandit où tu ronronnes

Au péroné de l'ouragan vont
Les quinconces de l'inaltérable
Les quiproquos de l'avenir admettent
L'en-avant du permanent

Tu es pressée de vivre en donnant
Forme au nerf des choses délétibles
Qui s'éboulent là où le tibia
Participe à la longue agonie du sens

Ton sexe - métropole du phallus
Ameute la campagne
Aux tendons des brandons
Au don renouvelé des choses

L'euphorie des jambes redonne
À l'altérité sa croissance
Et fait fondre ton langage
Aux ronds-points des cartilages

Sous l'oreiller des câlins les mots
Déroutent la morale cléricale
Une femme capricieuse donne
À son corps le rictus du coït

C'est entendu : l'abdomen
Mène à la liturgie d'écume
Dans le désordre clair
Des choses restées énucléées

Intensément le volcan inaugure
Aux ballasts des syllabes
Le Lieu à texture fœtale
D'où l'être renifle la volupté

Au croisement obscur des signes
Collisions et collusions
Annexent phallus et utérus
Pour quelle esthétique de la chair

Quelle transe pour quel corps
Tu es belle parce que rebelle
Aux tessons du langage haletant
Aux garrots du Temps

L'écriture pourfend ton sexe
Au lent partage des jouissances
Quand à chaque nuitée
Le phallus tricote ton clitoris

Au logis des mots mangliers
Les mots hongres se délitent
Aux gongs assonancés des gouffres
Quand nous spiritualise le vagin

Tu es beauté asphyxiante
Aux rails des légendes
Qu'elle s'avoue augurale ta nudité
S'exerçant où nous sommes

Lieu vivant et vécu ton sexe
Plénifiant toutes choses
Évacue la profondeur du Rien
Dans le déroulement de l'obtus

Quel corps sur toi s'étale
Pour la pentecôte des reins
Ton sexe attise la longévité de l'être
Pour quelle humanité heuristique

Tout sexe est vertige signifiant cela
Aux piliers de soutènement du langage
Comme à l'alpage du village
Tout dit gerce tout sexe

À l'embouchure des circoncisions
Vertébral est le corps du langage
À vive allure une femme tente
De rejoindre la vie en boitillant

Arrogante démarche du regard
De l'abscons résulte le sexe
Affublé d'abîme lumineux
Il s'affole dans la ténèbre amicale

Aux décibels de ton utérus
L'éternité en toi vocifère
Rassasié de métaphores clitoridiennes
Ton corps apprivoise toute bedaine

D'astres lunaires aspergé
Ton corps s'exprime en patois
Aux heures coléreuses des syllabes
Il puise orgueil dans la pisse

Dans la merde triomphe l'être
Qui s'échine à vivre
À l'inverse du cristal quand
L'obscénité perpétue sa morale

Aux affres du quotidien ton corps
Taillade le vent auriculaire
Une vie enivrée de volupté
Persiste à lever le rideau des choses

Aux arêtes des jours lorsque
La tornade se jette dans la nuit
La vie s'active
Au présent simple des destinées

Dans ton sexe tumultueux
Se constitue le bon sens
La gestion de ton clitoris
Entraîne la tyrannie du désir

Où que tu sois ton corps trouve
Résidence en l'homme
À l'abrupt du jardin
La lumière cendrée épelle ton sexe

Où que tu sois accablée de bonheur
La mer énumère les chiffres parfaits
Au lever du soleil lorsque braie
Ton sexe de braise

L'ouragan ravive l'obscur pendant
Que les mots au trot s'orientent
Vers la diaspora des redites
À chaque perfectionnement du simple

L'exubérance du clitoris
Désenchaîne les mots
Que taloche ton corsage
Au firmament du rien

Ton corps est un quatrain
Que fait boiter ton clitoris
Lorsque tes ovaires recourent
À l'enjambement du désir

Ne plus souquer fermement
Vers la démence
À l'aube des logiques débridées
Ne plus panser les pensers pensés

La falaise apaise toute fureur
Quand ton sexe raccommode le réel
Et fait irruption du côté pervers
De la nuit longtemps convulsive

Dévierger la réalité
Au nadir des regards
Tant de certitudes avortées
S'exercent à la lueur du clitoris

Il s'agira toujours
D'engager ses pas dans le débraillé
De laisser la lune bégayer
Aux chaudrons des thématiques

L'accession au corps rompu
L'acceptation de soi
Dans l'obscurité du jour
Qu'anaphorise l'amour

Cheminant vers ton corps
L'été s'agrandit et rompt
Ses digues à l'écart
Des doigts frottés d'ahans

Au presque demi-jour du réel
L'amour carillonne ton sexe
Aux loques des sentiers
Là où s'enlaidit le Beau

Dans la paume écorchée des choses
Tes reins réinventent
Des souvenirs tandis que ton sexe
Refait la genèse des visages

Dans les ruines fumantes des mots
Ton sexe s'incante où nous allons
Nous survivons aux paroles déposées
Dans la vulve des grands miroirs

Les péripéties des doigts
Comme en ondes belliqueuses
Étouffent le clitoris à l'auberge
Avant la dépossession de l'ipséité

À chaque jour occis le poème établi
Son itinéraire sous ton fessier
Pendant que s'ellipse ta Beauté
Du côté marâtre du langage

Il s'agit de contrefaire ton nez
Quand ton sexe esquive
La folie à la primature
Où la mort brade la vie

Sous les tuiles des saisons
Les raisons se figent salines
C'est à partir des brandons
Que gagne en splendeur ton sexe

Le cliquetis du langage
Invite goulûment aux pastiches
Allègrement le clitoris soumet
L'être à la trivialité apprivoisée

Que dire ? Une extrême pudeur
Retient dans l'oxymore le poème
Tandis qu'en éveil l'utérus
Raconte le périple du phallus

Dire que ton sexe loge
Dans le langage en crue
Sous l'étrave de l'automne
Dans l'eau remuée des rivières

Accrochée aux rides du couchant
Ta beauté disperse les ovaires
Des vergers dans l'afflux d'un corps
En route pour le pays du sacre

À hautes clameurs ton vagin
Implore le vent spermique du jour
La steppe apprend à conquérir l'étrange
Quand s'use en secret ton sexe

Le fleuve dissèque le proche
Aux forges inversant le Temps
À chaque constellation des cuisses
Recomposant la marche des désirs

Oui tu es cette Femme
Qui prend possession d'elle-même
Quand l'essence précède la jouissance
Dans la joie obèse de l'andropause

Aux raisons précoces des sauges
Quand ton sexe butine
Derrière les mots voués au bastingage
Des songes le rien court vers l'ineffable

Aux trouses du phallus l'ovaire
Fait le tour du désir
Quand tes reins s'offrent
À la fécondité de l'éternité

Pour l'accueil de l'Homme
L'utérus éclate de rire
Au jumelage des désirs
La vie s'embrase de coïts

À la fête pascale des reins
Ton sexe survit au phallus
Où fait la roue ton clitoris
Ta bouche déroute l'éphémère

Lorsque la clarté retrouve
Le langage des métamorphoses
Le phallus fait courber la vie
À la surface démente des miroirs

Dires proférés en lisière du sexe
Aux périls répétés des mots
Évasant tes cuisses au-dessus
Des jardins assiégés de divinités

Ablation des raisons roides
Aux sources montagnardes
D'où naît le coït primordial
Aux chevilles de l'orage

Nue et belle tu es là assise
Dans la sacristie de l'orgasme
Il ne se passe rien sauf qu'à minuit
Ton sexe gargouille à volonté

Dans le vent malin du matin
Ton sexe déforme la mer
L'embrassement des collines épuise
La fable des hanches éclatées

Le rire ombrageux des choses
Aux claires journées des désirs
Tiré du sommeil ton sexe
Questionne toutes raisons fendues

Attentif au cristal des songes
Ton corps rejoint enfin
Les sonnailles de la Grâce
À l'approche baroque des Destinées

À la fin d'un long jour hilare
À flots de solitude épileptique
Une vie fiancée à l'imaginaire
Creuse sillons entre deux jurons

La lie épaisse de l'amour
Ajourne la saison des souvenirs
Sous la couvaision des déraisons
D'une vie accoudée aux fêlures

Ton clitoris prépare à l'hallucination
À la topographie du désir
Il cisèle la forme de l'être quand
L'être offre son corps à la séduction

Ton corps ajourne tout désir
À chaque réel vertigineux
Que déprave l'écriture impertinente
À clameur d'extase matutinale
Tes lèvres pour désaffecter la vie
À l'intersection des sexes éclatés
T'écrire depuis l'estuaire du Wouri
S'ébouyant dans le langage
Près d'un mont en fugue
Jappant dans l'anus des mangroves
Nourri de mirages ton corps descelle
L'être et l'étant
Aux cymbales des ovaires
À chaque angoisse du Beau

Tant de mots sous le slip des marécages
Embraient à l'isthme des ivresses
Tes yeux insurgés affrontent l'obscur
Aux remparts des bipolarités
Tes yeux éclaboussés de sortilèges
Tes yeux repus de visions cavalcadant
Dans la totalité du quotidien
Tes reins d'ouragan à cadence baroque
Tout est danse en toi chaque fois
Que ton clitoris chavire dans le désir
À flanc de vérités lubriques
De matins à jets d'écriture répétitive

Tu es Beauté mystérieuse remodelant
Les coutures du réel en fuite vers l'imaginaire
Tu es cette Femme cette Sibylle cette Vestale
Cette Ondine surgit d'un lieu nul
Quand le bleu du jour te chatouille
Ton sexe happe toute plénitude
Dans la déraison de tes cuisses
Rassasiée de volupté tu es celle
Que glorifie l'éternel maintenant
Quand vagin et phallus conduisent
À la dialectique redondante de l'intime

Il s'agit Femme de prendre demeure
Dans la frénésie de l'existence quand
À grande démente du clitoris
- D'un clitoris trituré par l'orage
Ton utérus grave sur la margelle du réel
Les mots criblés de vertèbres hilares

(La boulimie du sexe pour bifurquer vers
La merveille
À l'arc-en-ciel de l'Exact)

(L'or secret de ton corps
À la proue d'une langue légitimant le Nu)

Lorsque ton corps engendre le désir
De céder à l'hyperbole des rivières
Afin de t'appartenir pour mieux te lire
Telle qu'en toi-même
La sagesse iode ton existence
Pour mieux luire au soleil de midi
Pour être rageusement soi
Au verdict de l'intime
Ton sexe conduit à la béatitude
Dans la campagne où
Ton nombril enjambe
Rivières et collines raturant à vif
Tant de choses vénéneuses
Que consume ton pubis
Au croisement du relatif et de l'absolu
Femme hypnotisant toute présence alchimique
Lorsque ton sexe capture le regard de l'autre
Ton corps louange les sources pendant que
Ton nez rend fastes les mots migrateurs
Une lumière en ton sexe retient la nuit
Qui croît aux lambourdes de l'illogique
Là où l'amour s'épile en s'obstinant à
Recomposer l'être de l'homme
Pour quelle extase
Pour quelle démence
Pour quelle transcendance

Douala-Besançon
(2005-2006)



Fernando d'Almeida écrivaint
L'évangile du coït

Du même rêveur éveillé
(poésies)

- *Au seuil de l'exil*, Éd. P-J Oswald, Paris, 1976
- *Traduit du Je pluriel*, NEA, Dakar, 1980
- *En attendant le verdict*, Éd. Silex, Paris, 1982
- *L'espace de la Parole*, Silex, 1984
- *L'arrière-pays mental*, Écrits des Forges, Trois-Rivières (Québec), 1991
- *Provisoire lieu du poème*, Presses Universitaires de Yaoundé, 1999
- *Parabole du lieu*, Les Cahiers de l'Estuaire, 2001
- *Lieu et partage du lieu*, Les Cahiers de l'Estuaire, Douala, 2001
- *La Gloire des Dieux*, Les Cahiers de l'Estuaire, 2001
- *Mesure de l'Amour*, Éd. du centre Culturel français Blaise Cendrars de Douala, 2004
- *Acheminement vers la source*, Les Cahiers de l'Estuaire, 2005
- *L'Absente*, Les Cahiers de l'Estuaire, 2005
- *Parages du langage*, Écrits des Forges/Éditions Henry, 2008
- *Dans l'ailleurs de l'ailleurs Tombeau d'Aimé Césaire*, Éd. Le Manuscrit, Paris, 2009
- *La Muse de la Meuse*, Ed Le Manuscrit, 2010
- *La fable de l'ineffable Tombeau de Gaston Miron*, L'Harmattan, 2011
- *L'Ouvert de l'Ultime*, Tombeau de Gastien Lapointe, Écrits des Forges/Éditions Henry 2011
- *L'évangile du coït*, Éditions OPOTO, St-Pierre d'Oléron, 2009
- *Italiques pour l'île Wouri*, EDILIVRE, 2011

- Les mots vertigent à sage escient, EDILIVRE, 2011
- Des choses dites de profil, EDILIVRE, 2011
- Pour une vòdounisation de l'art Autour de l'œuvre picturale et sculpturale de Charly d'Almeida, 2012
- La mort en boucle Pour le Japon, EDILIVRE 2011
- Archéologie de l'ordinaire, EDILIVRE 2012
- Guillemets pour la lagune Nokoué, EDILIVRE 2011
- Accès et détour au réel, EDILIVRE, 2011

ESSAIS LITTERAIRES

- En une seule phrase nombreuse, EDILIVRE 2011
- Introduction aux textes poétiques de Jacques Fame Ndongu, EDILIVRE 2011
- Prolégomènes à la poésie francophone, EDILIVRE 2012
- Quatre poètes camerounais devant le langage, EDILIVRE 2011
-

Anthologies réalisées en collaboration

- *Anthologie de la littérature camerounaise, des origines à nos jours*, Editions Afrédit/centre Culturel français Blaise Cendrars, Yaoundé/Douala, 2007

- *D'aujourd'hui : 15 poètes camerounais*, Les éditions Les Cahiers de l'Estuaire/centre Culturel français Blaise Cendrars, Douala, 2007

Œuvres poétiques en collaboration

- *Boulevard de la Liberté* (avec Marie-Claire Dati, Anne Cillon Perri, Hervé Yamguen, Les éditions du centre Culturel français Blaise Cendrars de Douala, 2005)
- *Pas d' quartier, Brigade d'intervention poétique* (Hervé Yamguen, Koko Komégné, Lionel Manga, CCF Douala, 2006)
- *Interdit de laver sa mobylette isi*, Douala, Éditions OPOTO, (avec Hervé Yamguen, Anne Cillon Perri, Bruno Essard-Budail, livre-objet tiré à cinquante exemplaires)